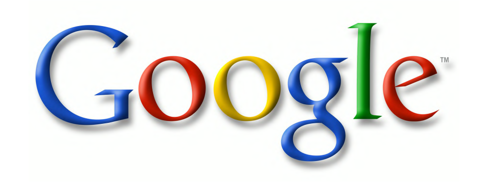
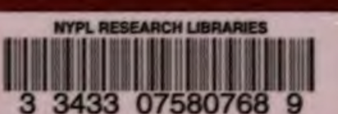
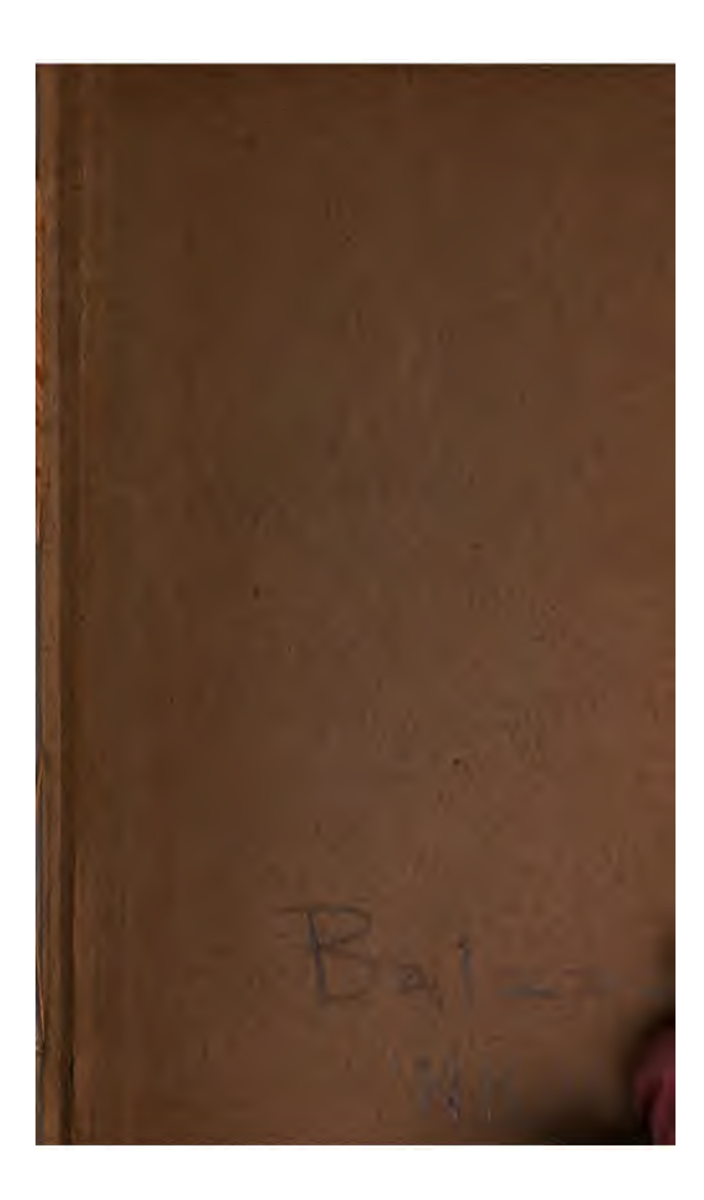



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580768 9


LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astoin Collection.
Presented in 1884.



THÉORIE

DE

LA DÉMARCHE

Éditions diamant à 1 franc le volume.

LES MAÎTRESSES A PARIS, PAR LÉON GOZLAN.

LA VERTU DE ROSINE, PAR ARSÈNE HOUSSAYE.

CELLE-CI ET CELLE-LA, PAR THÉOPHILE GAUTIER.

ÉMAUX ET CAMÉES, PAR THÉOPHILE GAUTIER.

PETITS CHATEAUX DE BOHÈME, PAR GÉRARD DE NERVAL.

MIDI A QUATORZE HEURES, PAR ALPHONSE KARR.

PROVERBES, PAR ALPHONSE KARR.

UN VOYAGE DE DÉSAGRÉMENTS A LONDRES;
par Jules Lecomte.

L'ÉCRIN D'ARIEL, PAR N. MARTIN.

LES FANTAISIES DE CLAUDINE, PAR H. DE BALZAC.

L'ABBESSE DE CASTRO, PAR STENDHAL.

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS, PAR JULES DE PRÉMARAY.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

H. DE BALZAC

THÉORIE

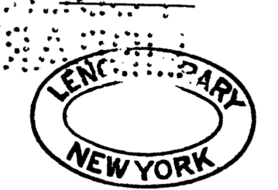
DE

LA DÉMARCHE

CET OUVRAGE EST INÉDIT EN LIBRAIRIE

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR,
6, rue des Beaux-Arts.

MDCCCLIII


LENOX LIBRARY
NEW YORK

THÉORIE
DE
LA DÉMARCHE

I

> A quoi, si ce n'est à une substance électrique, peut-on attribuer la magie avec laquelle la volonté s'intronise si majestueusement dans le regard pour foudroyer les obstacles aux commandements du génie, ou filtre, malgré nos hypocrisies, au travers de l'enveloppe humaine.
>
> *Histoire intellectuelle de Louis Lambert.*

Dans l'état actuel des connaissances humaines, cette théorie est, à mon avis, la science la plus neuve, et partant la plus curieuse qu'il y ait à traiter. Elle est quasi-vierge. J'espère pouvoir démontrer la raison coefficiente de cette

précieuse virginité scientifique par des observations utiles à l'histoire de l'esprit humain. Rencontrer quelque curiosité de ce genre, en quoi que ce soit, était déjà chose très-difficile au temps de Rabelais; mais il est peut-être plus difficile encore d'en expliquer l'existence aujourd'hui : ne faut-il pas que tout ait dormi autour d'elle, vices et vertus? Sous ce rapport, sans être M. Ballanche, Perrault aurait, à son insu, fait un mythe dans la *Belle au bois dormant.* Admirable privilége des hommes dont le génie est tout naïveté! Leurs œuvres sont des diamants taillés à facettes, qui réfléchissent et font rayonner les idées de toutes les époques. Lautour-Mézeray, homme d'esprit, qui sait mieux que personne traire la pensée, n'a-t-il pas découvert dans le *Chat botté* le mythe de l'*Annonce,* celle des puissances modernes qui escompte ce dont il est impossible de trouver la valeur à la Banque de France, c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'esprit dans le public le plus niais du monde, tout ce qu'il y a de crédulité dans l'époque la plus incrédule, tout ce qu'il y a de sympathie dans les entrailles du siècle le plus égoïste?

Or, dans un temps où, par chaque matin, il se lève un nombre incommensurable de cerveaux affamés d'idées, parce qu'ils savent peser ce qu'il y a d'argent dans une idée ; et pressés d'aller à la chasse aux idées, parce que chaque nouvelle circonstance sublunaire crée une idée qui lui est propre ; n'y a-t-il pas un peu de mérite à trouver à Paris, sur un terrain si bien battu, quelque gangue dont se puisse extraire encore une paillette d'or ?

Ceci est prétentieux ; mais pardonnez à l'auteur son orgueil : faites mieux, avouez qu'il est légitime. N'est-il pas réellement bien extraordinaire de voir que, depuis le temps où l'homme marche, personne ne se soit demandé pourquoi il marche, comment il marche, s'il marche, s'il peut mieux marcher, ce qu'il fait en marchant, s'il n'y aurait pas moyen d'imposer, de changer, d'analyser sa marche : questions qui tiennent à tous les systèmes philosophiques, psychologiques et politiques dont s'est occupé le monde ?

Eh quoi ! feu M. Mariette, de l'Académie des sciences, a calculé la quantité d'eau qui passait, par chaque minime division du temps, sous cha-

cune des arches du pont Royal, en observant les différences introduites par la lenteur des eaux, par l'ouverture de l'arche, par les variations atmosphériques des saisons ! et il n'est entré dans la tête d'aucun savant de rechercher, de mesurer, de peser, d'analyser, de formuler, le binôme aidant, quelle quantité fluide l'homme, par une marche plus ou moins rapide, pouvait perdre ou économiser de force, de vie, d'action, de je ne sais quoi que nous dépensons en haine, en amour, en conversation et en digression !...

Hélas ! une foule d'hommes, tous distingués par l'ampleur de la boîte cérébrale et par la lourdeur, par les circonvolutions de leur cervelle ; des mécaniciens, des géomètres enfin ont déduit des milliers de théorèmes, de propositions, de lemmes, de corollaires sur le mouvement appliqué aux choses, ont révélé les lois du mouvement céleste, ont saisi les marées dans tous leurs caprices et les ont enchaînées dans quelques formules d'une incontestable sécurité marine ; mais personne, ni physiologiste, ni médecin sans malades, ni savant désœuvré, ni fou de Bicêtre, ni statisticien fatigué de compter ses grains de blé, ni quoi que ce soit d'hu-

main, n'a voulu penser aux lois du mouvement appliqué à l'homme!

Quoi! vous trouveriez plus facilement le DE PANTOUFLIS VETERUM, invoqué par Charles Nodier, dans sa raillerie toute pantagruélique de l'*Histoire du roi de Bohême*, que le moindre volume DE RE AMBULATORIA!...

Et cependant, il y a deux cents ans, le comte Oxenstiern s'était écrié : — C'est les marches qui usent les soldats et les courtisans!

Un homme déjà presque oublié, homme englouti déjà dans l'océan de ces trente mille noms célèbres au-dessus desquels surnagent à grand'-peine une centaine de noms, Champollion, a consumé sa vie à lire les hiéroglyphes, transition des idées humaines naïvement configurées à l'alphabet chaldéen trouvé par un pâtre, perfectionné par des marchands; autre transition de la vocalisation écrite à l'imprimerie, qui a définitivement consacré la parole; et nul n'a voulu donner la clef des hiéroglyphes perpétuels de la démarche humaine!...

A cette pensée, à l'imitation de Sterne, qui a bien un peu copié Archimède, j'ai fait craquer mes doigts; j'ai jeté mon bonnet en l'air, et

je me suis écrié : — ***Eurèka*** (*j'ai trouvé!*)

Mais pourquoi donc cette science a-t-elle eu les honneurs de l'oubli? N'est-elle pas aussi profonde, aussi frivole, aussi dérisoire que le sont les autres sciences? N'y a-t-il donc pas un joli petit non-sens, la grimace des démons impuissants, au fond de ces raisonnements? Ici, l'homme ne sera-t-il pas toujours aussi noblement bouffon qu'il peut l'être ailleurs? Ici, ne sera-t-il pas toujours M. Jourdain, faisant de la prose sans le savoir, marchant sans connaitre tout ce que sa marche soulève de hautes questions? Pourquoi la marche de l'homme a-t-elle eu le dessous, et pourquoi s'est-on préférablement occupé de la marche des astres? Ici, ne serons-nous pas, comme ailleurs, tout aussi heureux, tout aussi malheureux (sauf les dosages individuels de ce fluide nommé si improprement imagination), soit que nous sachions, soit que nous ignorions tout de cette nouvelle science?

Pauvre homme du dix-neuvième siècle! En effet, quelles jouissances as-tu définitivement extraites de la certitude où tu es d'être, suivant Cuvier, le dernier venu dans les espèces, ou l'être progressif, suivant Nodier? de l'assu-

rance qui t'a été donnée du séjour authentique de la mer sur les plus hautes montagnes? de la connaissance irréfragable qui a détruit le principe de toutes les religions asiatiques, le bonheur passé de tout ce qui fut, en déniant au soleil, par l'organe d'Herschell, sa chaleur, sa lumière? Quelle tranquillité politique as-tu distillée des flots de sang répandus par quarante années de révolution? Pauvre homme! tu as perdu les marquises, les petits soupers, l'Académie française; tu ne peux plus battre tes gens et tu as eu le choléra. Sans Rossini, sans Taglioni, sans Paganini, tu ne t'amuserais plus; et tu penses néanmoins, si tu n'arrêtes le froid esprit de tes institutions nouvelles, à couper les mains à Rossini, les jambes à Taglioni, l'archet à Paganini. Après quarante années de révolutions, pour tout aphorisme politique, Bertrand Barrère a naguère publié celui-ci :

— N'interromps pas une femme qui danse pour lui donner un avis.

Cette sentence m'a été volée. N'appartenait-elle pas essentiellement aux axiomes de ma théorie?

Vous demanderez pourquoi tant d'emphase

pour cette science prosaïque, pourquoi emboucher si fort la trompette à propos de l'art de lever le pied? Ne savez-vous donc pas que la dignité en toute chose est toujours en raison inverse de l'utilité?

Donc cette science est à moi! Le premier j'y plante la hampe de mon pennon, comme Pizarre, en criant : — ***Ceci est au roi d'Espagne!*** quand il mit le pied sur l'Amérique. Il aurait dû cependant ajouter quelque petite proclamation d'investiture en faveur des médecins.

Cependant Lavater a bien dit, avant moi, que, tout étant homogène dans l'homme, sa démarche devait être au moins aussi éloquente que l'est sa physionomie; la démarche est la physionomie du corps. Mais c'était une déduction naturelle de sa première proposition : ***Tout en nous correspond à une cause interne.*** Emporté par le vaste cours d'une science qui érige en art distinct les observations relatives à chacune des manifestations particulières de la pensée humaine, il lui était impossible de développer la théorie de la démarche, qui occupe peu de place dans son magnifique et très-prolixe

ouvrage. Aussi les problèmes à résoudre en cette matière restent tout entiers à examiner, ainsi que les liens qui unissent cette partie de la vitalité à l'ensemble de notre vie individuelle, sociale et nationale.

..... Et vera incessu
Patuit dea.....

« La déesse se révéla par sa démarche. »

Ces fragments de vers de Virgile, analogues d'ailleurs à un vers d'Homère, que je ne veux pas citer de peur d'être accusé de pédantisme, sont deux témoignages qui attestent l'importance attachée à la démarche par les anciens. Mais qui de nous, pauvres écoliers fouettés de grec, ne sait pas que Démosthènes reprochait à Nicobule de marcher *à la diable*, assimilant une pareille démarche, comme manque d'usage et de bon ton, à un parler insolent ?

La Bruyère a écrit quelques lignes curieuses sur ce sujet ; mais ces quelques lignes n'ont rien de scientifique, et n'accusent qu'un de ces faits qui abondent par milliers dans cet art.

« Il y a, dit-il, chez quelques femmes, une

« grandeur artificielle attachée au mouvement « des yeux, à un air de tête, aux façons de « marcher, etc. »

Cela dit, pour témoigner de mon soin à rendre justice au passé, feuilletez les bibliographes, dévorez les catalogues, les manuscrits des bibliothèques ; à moins d'un palimpseste qui soit récemment gratté, vous ne trouverez rien de plus que ces fragments, insouciants de la science en elle-même. Il y a bien des traités sur la danse, sur la mimique ; il y a bien le *Traité du mouvement des animaux*, par Borelli ; puis quelques articles spéciaux faits par des médecins récemment effrayés de ce mutisme scientifique sur nos actes les plus importants ; mais, à l'exemple de Borelli, ils ont moins cherché les causes que constaté les effets : en cette matière, à moins d'être Dieu même, il est bien difficile de ne pas retourner à Borelli. Donc rien de physiologique, de psychologique, de transcendant, de péripatéticiennement philosophique, rien ! Aussi donnerais-je pour le *cauris* le plus ébréché tout ce que j'ai dit, écrit, et ne vendrais-je pas, au prix d'un globe d'or, cette théorie toute neuve,

jolie comme tout ce qui est neuf. Une idée neuve est plus qu'un monde : elle donne un monde, sans compter le reste. Une pensée nouvelle ! quelles richesses pour le peintre, le musicien, le poëte !

Ma préface finit là. Je commence.

Une pensée a trois âges. Si vous l'exprimez dans toute la chaleur prolifique de sa conception, vous la produisez rapidement par un jet plus ou moins heureux, mais empreint à coup sûr d'une verve pindarique. C'est Daguerre s'enfermant vingt jours pour faire son admirable tableau de l'île Sainte-Hélène, inspiration toute dantesque.

Mais si vous ne saisissez pas ce premier bonheur de génération mentale, et que vous laissiez sans produit ce sublime paroxysme de l'intelligence fouettée, pendant lequel les angoisses de l'enfantement disparaissent sous les plaisirs de la surexcitation cérébrale, vous tombez soudain dans le gâchis des difficultés : tout s'abaisse, tout s'affaisse ; vous vous blasez ; le sujet s'amollit ; vos idées vous fatiguent. Le fouet de

Louis XIV, que vous aviez naguère pour mener votre sujet en poste, a passé aux mains de ces fantasques créatures; alors ce sont vos idées qui vous brisent, vous lassent, vous sanglent des coups sifflants aux oreilles, et contre lesquels vous regimbez. Voilà le poëte, le peintre, le musicien qui se promène, flâne sur les boulevards, marchande des cannes, achète de vieux bahuts, s'éprend de mille passions fugaces, laissant là son idée, comme on abandonne une maîtresse plus aimante ou plus jalouse qu'il ne lui est permis de l'être.

Vient le dernier âge de la pensée. Elle s'est implantée, elle a pris racine dans votre âme; elle y a mûri; puis, un soir ou un matin, quand le poëte ôte son foulard, quand le peintre bâille encore, lorsque le musicien va souffler sa lampe, en se souvenant d'une délicieuse roulade, en revoyant un petit pied de femme ou l'un de ces je ne sais quoi dont on s'occupe en dormant ou en s'éveillant, ils aperçoivent leur idée dans toute la grâce de ses frondaisons, de ses floraisons, l'idée malicieuse, luxuriante, luxueuse, belle comme une femme magnifiquement belle, belle comme un cheval sans défaut! Et alors

le peintre donne un coup de pied à son édredon, s'il y a un édredon, et s'écrie :

— C'est fini ! je ferai mon tableau !

Le poëte n'avait qu'une idée, et il se voit à la tête d'un ouvrage.

— Malheur au siècle !... dit-il en lançant une de ses bottes à travers la chambre.

Ceci est la théorie de la démarche de nos idées.

Sans m'engager à justifier l'ambition de ce programme pathologique, dont je renvoie le système aux Dubois, aux Maygrier du cerveau, je déclare que la THÉORIE DE LA DÉMARCHE m'a prodigué toutes les délices de cette conception première, amour de la pensée ; puis tous les chagrins d'un enfant gâté dont l'éducation coûte cher et n'en perfectionne que les vices.

Quand un homme rencontre un trésor, sa seconde pensée est de se demander par quel hasard il l'a trouvé. Voici donc où j'ai rencontré la *théorie de la démarche*, et voici pourquoi personne jusqu'à moi ne l'avait aperçue...

Un homme devint fou pour avoir réfléchi trop profondément à l'action d'ouvrir ou de fermer une porte. Il se mit à comparer la conclusion

des discussions humaines à ce mouvement qui, dans les deux cas, est absolument le même, quoique si divers en résultats. A côté de sa loge était un autre fou qui cherchait à deviner si l'œuf avait précédé la poule, ou si la poule avait précédé l'œuf. Tous deux parlaient, l'un de sa porte, l'autre de sa poule, pour interroger Dieu sans succès.

Un fou est un homme qui voit un abîme et y tombe. Le savant l'entend tomber, prend sa toise, mesure la distance, fait un escalier, descend, remonte, et se frotte les mains, après avoir dit à l'univers : « Cet abîme a dix-huit cent deux pieds de profondeur, la température du fond est de deux degrés plus chaude que celle de notre atmosphère. » Puis il vit en famille. Le fou reste dans sa loge. Ils meurent tous deux. Dieu seul sait, qui du fou, qui du savant, a été le plus près du vrai. Empédocle est le premier savant qui ait cumulé.

Il n'y a pas un seul de nos mouvements, ni une seule de nos actions qui ne soit un abîme, où l'homme le plus sage ne puisse laisser sa raison, et qui ne puisse fournir au savant l'occasion de prendre sa toise et d'essayer à mesurer

l'infini. Il y a de l'infini dans le moindre *gramen.*

Ici, je serai toujours entre la toise du savant et le vertige du fou. Je dois en prévenir loyalement celui qui veut me lire ; il faut de l'intrépidité pour rester entre ces deux asymptotes. Cette *théorie* ne pouvait être faite que par un homme assez osé pour côtoyer la folie sans crainte et la science sans peur.

Puis je dois encore accuser, par avance, la vulgarité du premier fait qui m'a conduit, d'inductions en inductions, à cette plaisanterie lycophronique. Ceux qui savent que la terre est pavée d'abîmes, foulée par des fous et mesurée par des savants, me pardonneront seuls l'apparente niaiserie de mes observations. Je parle pour les gens habitués à trouver de la sagesse dans la feuille qui tombe, des problèmes gigantesques dans la fumée qui s'élève, des théories dans les vibrations de la lumière, de la pensée dans les marbres, et le plus horrible des mouvements dans l'immobilité. Je me place au point précis où la science touche à la folie, et je ne puis mettre de garde-fous. Continuez.

En 1830, je revenais de cette délicieuse Tou-

raine, où les femmes ne vieillissent pas aussi vite que dans les autres pays. J'étais au milieu de la grande cour des messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, attendant une voiture, et sans me douter que j'allais être dans l'alternative d'écrire des niaiseries ou de faire d'immortelles découvertes. De toutes les courtisanes, la pensée est la plus impérieusement capricieuse : elle fait son lit, avec une audace sans exemple, au bord d'un sentier ; couche au coin d'une rue ; suspend son nid, comme l'hirondelle, à la corniche d'une fenêtre ; et, avant que l'amour ait pensé à sa flèche, elle a conçu, pondu, couvé, nourri un géant. Papin allait voir si son bouillon avait des yeux quand il changea le monde industriel en voyant voltiger un papier que ballottait la vapeur au-dessus de sa marmite. Faust trouva l'imprimerie en regardant sur le sol l'empreinte des fers de son cheval, avant de le monter. Les niais appellent ces foudroiements de la pensée un hasard, sans songer que le hasard ne visite jamais les sots.

J'étais donc au milieu de cette cour, où trône le mouvement, et j'y regardais avec insouciance les différentes scènes qui s'y passaient, lors-

qu'un voyageur tombe de la rotonde à terre, comme une grenouille effrayée qui s'élance à l'eau. Mais, en sautant, cet homme fut forcé. pour ne pas choir, de tendre les mains au mur du bureau près duquel était la voiture, et de s'y appuyer légèrement. Voyant cela, je me demandai pourquoi. Certes, un savant aurait répondu : — Parce qu'il allait perdre son centre de gravité. Mais pourquoi l'homme partage-t-il avec les diligences le privilége de perdre son centre de gravité ? Un être doué d'intelligence n'est-il pas souverainement ridicule quand il est à terre, par quelque cause que ce soit ? Aussi le peuple, que la chute d'un cheval intéresse, rit-il toujours d'un homme qui tombe.

Cet homme était un simple ouvrier, un de ces joyeux faubouriens, espèce de Figaro sans mandoline et sans résille, un homme gai, même en sortant de diligence, moment où tout le monde grogne. Il crut reconnaitre un de ses amis dans le groupe des flâneurs qui regardent toujours l'arrivée des diligences, et il s'avança pour lui appliquer une tape sur l'épaule, à la façon de ces gentilshommes campagnards ayant peu de manières, qui, pendant que vous rêvez

à vos chères amours, vous frappent sur la cuisse en vous disant :

— Chassez-vous ?...

En cette conjoncture, par une de ces déterminations qui restent un secret entre l'homme et Dieu, cet ami du voyageur fit un ou deux pas. Mon faubourien tomba, la main en avant, jusqu'au mur, sur lequel il s'appuya ; mais, après avoir parcouru toute la distance qui se trouvait entre le mur et la hauteur à laquelle arrivait sa tête quand il était debout, espace que je représenterais scientifiquement par un angle de quatre-vingt-dix degrés, l'ouvrier, emporté par le poids de sa main, s'était plié, pour ainsi dire, en deux. Il se releva la face turgide et rougie, moins par la colère que par un effort inattendu.

— Voici, me dis-je, un phénomène auquel personne ne pense, et qui ferait bouquer deux savants.

Je me souvins en ce moment d'un autre fait si vulgaire dans son éventualité, que nous n'en avons jamais esgoussé la cause, quoiqu'elle accuse de sublimes merveilles. Ce fait corrobora l'idée qui me frappait alors si vivement, idée

à laquelle la science des riens est redevable aujourd'hui de la THÉORIE DE LA DÉMARCHE.

Ce souvenir appartient aux jours heureux de mon adolescence, temps de délicieuse niaiserie, pendant lequel toutes les femmes sont des *Virginies*, que nous aimons vertueusement, comme aimait *Paul*. Nous apercevons plus tard une infinité de naufrages, où, comme dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, nos illusions se noient; et nous n'amenons qu'un cadavre sur la grève.

Alors, le chaste et pur sentiment que j'avais pour ma sœur n'était troublé par aucun autre, et nous portions à deux la vie en riant. J'avais mis trois ou quatre cents francs en pièces de cent sous dans le nécessaire où elle serrait son fil, ses aiguilles, et tous les petits ustensiles nécessaires à son métier de jeune fille essentiellement brodeuse, parfileuse, couseuse et festonneuse. N'en sachant rien, elle voulut prendre sa table à ouvrage, toujours si légère; mais il lui fut impossible de la soulever du premier coup, et il lui fallut émettre une seconde dose de force et de vouloir pour enlever sa boîte. Ce n'est pas la compromettre que de dire combien

elle mit de précipitation à l'ouvrir, tant elle était curieuse de voir ce qui l'alourdissait. Alors je la priai de me garder cet argent. Ma conduite cachait un secret, je n'ai pas besoin d'ajouter que je fus obligé de le lui confier. Bien involontairement, je repris l'argent sans l'en prévenir ; et, deux heures après, en reprenant sa boîte, elle l'enleva presque au-dessus de ses cheveux, par un mouvement de naïveté qui nous fit tant rire, que ce bon rire servit précisément à graver cette observation physiologique dans ma mémoire.

En rapprochant ces deux faits si dissemblables, mais qui procédaient de la même cause, je fus plongé dans une perplexité pareille à celle du philosophe à camisole qui médita si profondément sur sa porte.

Je comparais le voyageur à la cruche pleine d'eau qu'une fille curieuse rapporte de la fontaine. Elle s'occupe à regarder une fenêtre, reçoit une secousse d'un passant, et laisse perdre une lame d'eau. Cette comparaison vague exprimait grossièrement la dépense de fluide vital que cet homme me parut avoir faite en pure perte. Puis, de là, jaillirent mille questions qui

me furent adressées, dans les ténèbres de l'intelligence, par un être tout fantastique, par ma *Théorie de la démarche* déjà née.

II

En effet, tout à coup mille petits phénomènes journaliers de notre nature vinrent se grouper autour de ma réflexion première, et s'élevèrent en foule dans ma mémoire comme un de ces essaims de mouches qui s'envolent, au bruit de nos pas, de dessus le fruit dont elles pompent les sucs au bord du sentier.

Ainsi je me souvins en un moment, rapidement, et avec une singulière puissance de vision intellectuelle :

Et des craquements de doigts, et des redres-

sements de muscles, et des sauts de carpe que, pauvres écoliers, moi et mes camarades, nous nous permettions comme tous ceux qui restent trop longtemps en étude, soit le peintre dans son atelier, soit le poëte dans ses contemplations, soit la femme plongée dans son fauteuil;

Et de ces courses rapides subitement arrêtées comme le tournoiement d'un soleil fini, auxquelles sont sujets les gens qui sortent de chez eux ou de *chez elles*, en proie à un grand bonheur;

Et de ces exaltations produites par des mouvements excessifs, et si actives, que Henri III a été pendant toute sa vie amoureux de Marie de Clèves, pour être entré dans le cabinet où elle avait changé de chemise, au milieu d'un bal donné par Catherine de Médicis;

Et de ces cris féroces que jettent certaines personnes poussées par une inexplicable nécessité de mouvement, et pour exercer peut-être une puissance inoccupée;

Et des envies soudaines de briser, de frapper quoi que ce soit, surtout dans des moments de joie, et qui rendent Odry si naïvement beau

dans son rôle du maréchal ferrant de l'***Eginhard de campagne***, quand il tape, au milieu d'un paroxysme de rire, son ami Vernet, en lui disant : — Sauve-toi, ou je te tue.

Enfin plusieurs observations, que j'avais précédemment faites, m'illuminèrent, et me tenaillèrent l'intelligence si vigoureusement, que, ne songeant plus ni à mes paquets, ni à ma voiture, je devins aussi distrait que l'est M. Ampère, et revins chez moi, féru par le principe lucide et vivifiant de ma ***Théorie de la démarche***. J'allais admirant une science, incapable de dire quelle était cette science, nageant dans cette science, comme un homme en mer, qui voit la mer et n'en peut saisir qu'une goutte dans le creux de sa main.

Ma pétulante pensée jouissait de son premier âge.

Sans autre secours que celui de l'intuition, qui nous a valu plus de conquêtes que tous les sinus et les cosinus de la science, et sans m'inquiéter ni des preuves, ni du ***qu'en dira-t-on***, je décidai que l'homme pouvait projeter en dehors de lui-même, par tous les actes dus à son mouvement, une quantité de force qui devait

produire un effet quelconque dans sa sphère d'activité.

Que de jets lumineux dans cette simple formule !

L'homme aurait-il le pouvoir de diriger l'action de ce constant phénomène auquel il ne pense pas ? Pourrait-il économiser, amasser l'invisible fluide dont il dispose à son insu, comme la seiche aspire et distille, par un appareil inconnu, le nuage d'encre au sein duquel elle disparaît ? Mesmer, que la France a traité d'empirique, a-t-il raison, a-t-il tort ?

Pour moi, dès lors, le MOUVEMENT comprit la Pensée, action la plus pure de l'être humain ; le Verbe, traduction de ses pensées ; puis la Démarche et le Geste, accomplissement plus ou moins passionné du Verbe. De cette effusion de vie plus ou moins abondante, et de la manière dont l'homme la dirige, procèdent les merveilles du toucher, auxquelles nous devons Paganini, Raphaël, Michel-Ange, Huerta le guitariste, Taglioni, Litz, artistes qui tous transfusent leurs âmes par des mouvements dont ils ont seuls le secret. Des transformations de la pensée dans la voix, qui est le *toucher* par le-

quel l'âme agit le plus spontanément, découlent les miracles de l'éloquence et les célestes enchantements de la musique vocale. La parole n'est-elle pas en quelque sorte la démarche du cœur et du cerveau ?

Alors, la Démarche étant prise comme l'expression des mouvements corporels, et la Voix comme celle des mouvements intellectuels, il me parut impossible de faire mentir le mouvement. Sous ce rapport, la connaissance approfondie de la Démarche devenait une science complète.

N'y avait-il pas des formules algébriques à trouver pour déterminer ce qu'une cantatrice dépense d'âme dans ses roulades, et ce que nous dissipons d'énergie dans nos mouvements? Quelle gloire de pouvoir jeter à l'Europe savante une arithmétique morale avec les solutions de problèmes psychologiques aussi importants à résoudre que le sont ceux-ci :

La cavatine *Di tanti palpiti* EST à la vie de la Pasta COMME 1 EST à X.

Les pieds de Vestris SONT-ils à sa tête COMME 100 EST à 2?

Quels pleurs je versai sur le *tohu-bohu* de

mes connaissances, d'où je n'avais extrait que de misérables contes, tandis qu'il pouvait en sortir une physiologie humaine ! Étais-je en état de rechercher les lois par lesquelles nous envoyons plus ou moins de force du centre aux extrémités ; de deviner où Dieu a mis en nous le centre de ce pouvoir ; de déterminer les phénomènes que cette faculté devait produire dans l'atmosphère de chaque créature.

En effet, si, comme l'a dit le plus beau génie analytique, le géomètre qui a le plus écouté Dieu aux portes du sanctuaire, une balle de pistolet lancée au bord de la Méditerranée cause un mouvement qui se fait sentir jusque sur les côtes de la Chine, n'est-il pas probable que, si nous projetons en dehors de nous un luxe de force, nous devons, ou changer autour de nous les conditions de l'atmosphère, ou nécessairement influer, par les effets de cette force vive qui veut sa place, sur les êtres et les choses dont nous sommes entourés?

Que jette donc en l'air l'artiste qui se secoue les bras, après l'enfantement d'une noble pensée qui l'a tenu longtemps immobile ? Où va cette force dissipée par la femme nerveuse qui fait

craquer les délicates et puissantes articulations de son cou, qui se tord les mains, en les agitant, après avoir vainement attendu ce qu'elle n'aime pas à trop attendre?

Enfin, de quoi mourut le fort de la halle qui, sur le port, dans un défi d'ivresse, leva une pièce de vin; puis qui, gracieusement ouvert, sondé, déchiqueté brin à brin par messieurs de l'Hôtel-Dieu, a complétement frustré leur science, filouté leur scalpel, trompé leur curiosité, en ne laissant apercevoir la moindre lésion, ni dans ses muscles, ni dans ses organes, ni dans ses fibres, ni dans son cerveau? Pour la première fois peut-être, M. Dupuytren, qui sait toujours pourquoi la mort est venue, s'est demandé pourquoi la vie était absente de ce corps. La cruche s'était vidée.

Alors il me fut prouvé que l'homme occupé à scier du marbre n'était pas bête de naissance, mais bête parce qu'il sciait du marbre. Il fait passer sa vie dans le mouvement des bras, comme le poëte fait passer la sienne dans le mouvement du cerveau. Tout mouvement a ses lois. Kepler, Newton, Laplace et Legendre sont tout entiers dans cet axiome. Pourquoi donc la science a-t-elle

dédaigné de rechercher les lois d'un mouvement qui transporte à son gré la vie dans telle ou telle portion du mécanisme humain, et qui peut également la projeter en dehors de l'homme ?

Alors il me fut prouvé que les chercheurs d'autographes, et ceux qui prétendent juger le caractère des hommes sur leur écriture, étaient des gens supérieurs.

Ici, ma *Théorie de la démarche* acquérait des proportions si discordantes avec le peu de place que j'occupe dans le grand râtelier d'où mes illustres camarades du dix-neuvième siècle tirent leur provende, que je laissai là cette grande idée, comme un homme effrayé d'apercevoir un gouffre. J'entrais dans le second âge de la pensée.

Néanmoins, je fus si curieusement affriandé par la vue de cet abime, que, de temps en temps, je venais goûter toutes les joies de la peur, en le contemplant au bord, et m'y tenant ferme à quelques idées bien plantées, bien feuillues. Alors je commençai des travaux immenses et qui eussent, selon l'expression de mon élégant ami Eugène Sue, décorné un bœuf moins habitué que je ne le suis à marcher dans mes sillons,

nuit et jour, par tous les temps, nonchalant de la bise qui souffle, des coups, et du fourrage injurieux que le journalisme nous distribue.

Comme tous ces pauvres prédestinés de savants, j'ai compté des joies pures. Parmi ces fleurs d'étude, la première, la plus belle, parce qu'elle était la première, et la plus trompeuse, parce qu'elle était la plus belle, a été d'apprendre, par M. Savary de l'Observatoire, que déjà l'Italien Borelli avait fait un grand ouvrage *de actu animalium* (du mouvement des animaux).

Combien je fus heureux de trouver un Borelli sur le quai! Combien peu me pesa l'in-4° à rapporter sous le bras! En quelle ferveur je l'ouvris; en quelle hâte je le traduisis! Je ne saurais vous dire ces choses. Il y avait de l'amour dans cette étude. Borelli était pour moi ce que Baruch fut pour la Fontaine. Comme un jeune homme dupe de son premier amour, je ne sentais de Borelli ni la poussière accumulée dans ses pages par les orages parisiens, ni la senteur équivoque de sa couverture, ni les grains de tabac qu'y avait laissés le vieux médecin auquel il appartint jadis, et dont je fus jaloux en lisant ces mots écrits

d'une main tremblante : ***Ex libris Angard.***

Brst! quand j'eus lu Borelli, je jetai Borelli, je maudis Borelli, je méprisai le vieux Borelli, qui ne me disait rien ***de actu***, comme plus tard le jeune homme baisse la tête en reconnaissant sa première amie, l'ingrat! Le savant Italien, doué de la patience de Malpighi, avait passé des années à éprouver, à déterminer la force des divers appareils établis par la nature dans notre système musculaire. Il a évidemment prouvé que le mécanisme intérieur de forces réelles, constitué par nos muscles, avait été disposé pour des efforts doubles de ceux que nous voulions faire.

Certes, cet Italien est le machiniste le plus habile de cet opéra changeant nommé l'homme. A suivre, dans son ouvrage, le mouvement de nos leviers et de nos contre-poids, à voir avec quelle prudence le Créateur nous a donné des balanciers naturels pour nous soutenir en toute espèce de pose, il est impossible de ne pas nous considérer comme d'infatigables danseurs de corde. Or je me souciais peu des moyens, je voulais connaître les causes. De quelle importance ne sont-elles pas? Jugez. Borelli dit bien

pourquoi l'homme, emporté hors du centre de gravité, tombe; mais il ne dit pas pourquoi souvent l'homme ne tombe pas, lorsqu'il sait user d'une force occulte, en envoyant à ses pieds une incroyable puissance de ***rétraction***.

Ma première colère passée, je rendis justice à Borelli. Nous lui devons la connaissance de l'***aire*** humaine : en d'autres termes, de l'espace ambiant dans lequel nous pouvons nous mouvoir sans perdre le centre de gravité. Certes, la dignité de la démarche humaine doit singulièrement dépendre de la manière dont un homme se balance dans cette sphère au delà de laquelle il tombe. Nous devons également à l'illustre Italien des recherches curieuses sur la dynamique intérieure de l'homme. Il a compté les tuyaux par lesquels passe le fluide moteur, cette insaisissable volonté, désespoir des penseurs et des physiologistes; il en a mesuré la force; il en a constaté le jeu ; il a donné généreusement à ceux qui monteront sur ses épaules pour voir plus loin que lui, dans ces ténèbres lumineuses, la valeur matérielle et ordinaire des effets produits par notre vouloir; il a pesé la pensée, en montrant que la machine musculaire est en

disproportion avec les résultats obtenus par l'homme, et qu'il se trouve en lui des forces qui portent cette machine à une puissance incomparablement plus grande que ne l'est sa puissance intrinsèque.

Dès lors je quittai Borelli, certain de ne pas avoir fait une connaissance inutile en conversant avec ce beau génie ; et je fus attiré vers les savants qui se sont occupés récemment des forces vitales. Mais, hélas ! tous ressemblaient au géomètre qui prend sa toise et chiffre l'abîme; moi je voulais voir l'abîme et en pénétrer tous les secrets.

Que de réflexions n'ai-je pas jetées dans ce gouffre, comme un enfant qui lance des pierres dans un puits pour en écouter les retentissements ! Que de soirs passés sur un mol oreiller à contempler les nuages fantastiquement éclairés par le soleil couchant ! Que de nuits vainement employées à demander des inspirations au silence ! La vie la plus belle, la mieux remplie, la moins sujette aux déceptions, est certes celle du fou sublime qui cherche à déterminer l'inconnu d'une équation à racines imaginaires.

Quand j'eus tout appris, je ne savais rien, et

je marchais!... Un homme qui n'aurait pas eu mon thorax, mon cou, ma boite cérébrale, eût perdu la raison en désespoir de cause. Heureusement ce second âge de mon idée vint à finir. En entendant le duo de Tamburini et de Rubini, dans le premier acte du *Mosè*, ma théorie m'apparut pimpante, joyeuse, frétillante, jolie, et vint se coucher complaisamment à mes pieds, comme une courtisane fâchée d'avoir abusé de la coquetterie et qui craint d'avoir tué l'amour.

Je résolus de constater simplement les effets produits en dehors de l'homme par ses mouvements, de quelque nature qu'ils fussent, de les noter, de les classer; puis, l'analyse achevée, de rechercher les lois du beau idéal en fait de mouvement, et d'en rédiger un code pour les personnes curieuses de donner une bonne idée d'elles-mêmes, de leurs mœurs, de leurs habitudes : la démarche étant, selon moi, le prodrome exact de la pensée et de la vie.

J'allai donc le lendemain m'asseoir sur une chaise du boulevard de Gand, afin d'y étudier la démarche de tous les Parisiens qui, pour leur malheur, passeraient devant moi pendant la journée.

Et ce jour-là, je récoltai les observations les plus profondément curieuses que j'aie faites dans ma vie. Je revins chargé comme un botaniste qui, en herborisant, a pris tant de plantes qu'il est obligé de les donner à la première vache venue. Seulement la *Théorie de la démarche* me parut impossible à publier sans dix-sept cents planches gravées, sans dix ou douze volumes de texte, et des notes à effrayer feu l'abbé Barthélemy ou mon savant ami Parisot.

Trouver en quoi péchaient les démarches vicieuses ;

Trouver les lois à l'exacte observation desquelles étaient dues les belles démarches ;

Trouver les moyens de faire mentir la démarche, comme les courtisans, les ambitieux, les gens vindicatifs, les comédiens, les courtisanes, les épouses légitimes, les espions, font mentir leurs traits, leurs yeux, leur voix ;

Rechercher si les anciens marchaient bien, quel peuple marche le mieux entre tous les peuples ; si le sol, si le climat est pour quelque chose dans la démarche.

Brrr ! les questions jaillissaient comme des sauterelles ! Sujet merveilleux ! Le gastronome,

soit qu'il saisisse sa truelle pour soulever la peau d'un lavaret du lac d'Aix, celle d'un surmulet de Cherbourg, ou d'une perche de l'Indre; soit qu'il plonge son couteau dans un filet de chevreuil, comme il s'en élabore quelquefois dans les forêts et s'en perfectionne dans les cuisines; ce susdit gastronome n'éprouverait pas une jouissance comparable à celle que j'eus en possédant mon sujet. La friandise intellectuelle est la passion la plus voluptueuse, la plus dédaigneuse, la plus hargneuse : elle comporte la critique, expression de l'amour-propre jaloux des jouissances qu'il a ressenties.

Je dois à l'art d'expliquer ici les véritables causes de la délicieuse virginité littéraire et philosophique qui recommande à tous les bons esprits la *Théorie de la démarche;* puis la franchise de mon caractère m'oblige à dire que je ne voudrais pas être comptable de mes bavardages, sans les faire excuser par d'utiles observations.

Un moine de Prague, nommé Reuchlin, dont l'histoire a été recueillie par Marcomarci, avait un odorat si fin, si exercé, qu'il distinguait une jeune fille d'une femme, et une mère d'une

femme inféconde. Je rapporte ces résultats entre ceux que sa faculté sensitive lui faisait obtenir, parce qu'ils sont assez curieux pour donner une idée de tous les autres.

L'aveugle qui nous a valu la belle lettre de Diderot, faite, par parenthèse, en douze heures de nuit, possédait une connaissance si approfondie de la voix humaine, qu'il avait remplacé le sens de la vue, relativement à l'appréciation des caractères, par des diagnostics pris dans les intonations de la voix.

La finesse des perceptions correspondait chez ces deux hommes à une égale finesse d'esprit, à un talent particulier. La science d'observation tout exceptionnelle dont ils avaient été doués me servira d'exemple pour expliquer pourquoi certaines parties de la psychologie ne sont pas suffisamment étudiées, et pourquoi les hommes sont contraints de les déserter.

L'observateur est incontestablement homme de génie au premier chef. Toutes les inventions humaines procèdent d'une observation analytique dans laquelle l'esprit procède avec une incroyable rapidité d'aperçus. Gall, Lavater, Mesmer, Cuvier, Lagrange, le docteur Mereaux, que

nous avons récemment perdu, Bernard de Palissy, le précurseur de Buffon, le marquis de Worcester, Newton enfin, le grand peintre et le grand musicien, sont tous des observateurs. Tous vont de l'effet à la cause, alors que les autres hommes ne voient ni cause ni effet.

Mais ces sublimes oiseaux de proie qui, tout en s'élevant à de hautes régions, possèdent le don de voir clair dans les choses d'ici-bas, qui peuvent tout à la fois abstraire et spécialiser, faire d'exactes analyses et de justes synthèses, ont, pour ainsi dire, une mission purement métaphysique. La nature et la force de leur génie les contraint à reproduire dans leurs œuvres leurs propres qualités. Ils sont emportés par le vol audacieux de leur génie, et par leur ardente recherche du vrai, vers les formules les plus simples. Ils observent, jugent et laissent des principes que les hommes minutieux prouvent, expliquent et commentent.

III

L'observation des phénomènes relatifs à l'homme, l'art qui doit en saisir les mouvements les plus cachés, l'étude du peu que cet être privilégié laisse involontairement deviner de sa conscience, exigent et une somme de génie et un rapetissement qui s'excluent. Il faut être à la fois patient comme l'étaient jadis Muschenbrock et Spallanzani, comme le sont aujourd'hui MM. Nobili, Magendie, Flourens, Dutrochet et tant d'autres; puis il faut encore posséder ce coup d'œil qui fait converger les phénomènes vers un centre, cette logique qu les dispose en rayons, cette perspicacité qui voit et déduit, cette lenteur qui sert à ne jamais découvrir un des points du cercle sans

observer les autres, et cette promptitude qui mène d'un seul bond du pied à la tête.

Ce génie multiple, possédé par quelques têtes héroïques justement célèbres dans les annales des sciences naturelles, est beaucoup plus rare chez l'observateur de la nature morale. L'écrivain, chargé de répandre les lumières qui brillent sur les hauts lieux, doit donner à son œuvre un corps littéraire, et faire lire avec intérêt les doctrines les plus ardues, et parer la science. Il se trouve donc sans cesse dominé par la forme, par la poésie et par les accessoires de l'art. Être un grand écrivain et un grand observateur, Jean-Jacques et le bureau des longitudes, tel est le problème, problème insoluble. Puis, le génie qui préside aux découvertes exactes et physiques n'exige que la vue morale ; mais l'esprit de l'observation psychologique veut impérieusement et l'odorat du moine et l'ouïe de l'aveugle. Il n'y a pas d'observation possible sans une éminente perfection de sens et sans une mémoire presque divine.

Donc, en mettant à part la rareté particulière des observateurs qui examinent la nature

humaine sans scalpel et veulent la prendre sur le fait, souvent l'homme doué de ce microscope moral, indispensable pour ce genre d'étude, manque de la puissance qui exprime, comme celui qui saurait s'exprimer manque de la puissance de bien voir. Ceux qui ont su formuler la nature, comme le fit Molière, devinaient vrai, sur simple échantillon; puis ils volaient leurs contemporains et assassinaient ceux d'entre eux qui criaient trop fort. Il y a dans tous les temps un homme de génie qui se fait le secrétaire de son époque : Homère, Aristote, Tacite, Shakespeare, l'Arétin, Machiavel, Rabelais, Bacon, Molière, Voltaire, ont tenu la plume sous la dictée de leurs siècles.

Les plus habiles observateurs sont dans le monde; mais, ou paresseux, ou insouciants de gloire, ils meurent ayant eu de cette science ce qu'il leur en fallait pour leur usage, et pour rire le soir, à minuit, quand il n'y a plus que trois personnes dans un salon. En ce genre, Gérard aurait été le littérateur le plus spirituel s'il n'eût pas été grand peintre; sa touche est aussi fine quand il fait un portrait que lorsqu'il le peint.

Enfin, souvent ce sont des hommes grossiers, des ouvriers en contact avec le monde et forcés de l'observer, comme une femme faible est contrainte d'étudier son mari pour le jouer, qui, possesseurs de remarques prodigieuses, s'en vont, faisant banqueroute de leurs découvertes au monde intellectuel. Souvent aussi la femme la plus artiste, qui, dans une causerie familière, étonne par la profondeur de ses aperçus, dédaigne d'écrire, rit des hommes, les méprise, et s'en sert.

Ainsi le sujet le plus délicat de tous les sujets psychologiques est resté vierge sans être intact. Il voulait et trop de science et trop de frivolité peut-être.

Moi, poussé par cette croyance en nos talents; la seule qui nous reste dans le grand naufrage de la Foi, poussé sans doute encore par un premier amour pour un sujet neuf, j'ai donc obéi à cette passion : je suis venu me placer sur une chaise ; j'ai regardé les passants ; mais, après avoir admiré les trésors, je me suis sauvé d'abord, pour m'en amuser en emportant le secret du *Sésame ouvre-toi!*...

Car il ne s'agissait pas de voir et de rire ;

ne fallait-il pas analyser, abstraire et classer?

Classer, pour pouvoir codifier!

Codifier, faire le code de la démarche; en d'autres termes, rédiger une suite d'axiomes pour le repos des intelligences faibles ou paresseuses, afin de leur éviter la peine de réfléchir et les amener, par l'observation de quelques principes clairs, à régler leur mouvement. En étudiant ce code, les hommes progressifs, et ceux qui tiennent au système de la perfectibilité, pourraient paraître aimables, gracieux, distingués, bien élevés, fashionables, aimés, instruits, ducs, marquis ou comtes, au lieu de sembler vulgaires, stupides, ennuyeux, pédants, ignobles, maçons du roi Louis-Philippe ou barons de l'empire. Et n'est-ce pas ce qu'il y a de plus important chez une nation dont la devise est : *Tout pour l'enseigne*?

S'il m'était permis de descendre au fond de la conscience de l'incorruptible journaliste, du philosophe éclectique, du vertueux épicier, du délicieux professeur, du vieux marchand de mousseline, de l'illustre papetier, qui, par la grâce moqueuse de Louis-Philippe, sont les derniers pairs de France venus, je suis per-

suadé d'y trouver ce souhait écrit en lettres d'or :

— Je voudrais bien avoir l'air noble !

Ils s'en défendront, ils le nieront, ils vous diront : — Je n'y tiens pas ! cela m'est égal ! Je suis journaliste, philosophe, épicier, professeur, marchand de toiles, ou de papier !

Ne les croyez pas ! Forcés d'être pairs de France, ils veulent être pairs de France ; mais s'ils sont pairs de France au lit, à table, à la chambre, dans le Bulletin des lois, aux Tuileries, dans leurs portraits de famille, il leur est impossible d'être pris pour des pairs de France lorsqu'ils passent sur le boulevard. Là, ces messieurs redeviennent Gros-Jean comme devant. L'observateur ne cherche même pas ce qu'ils peuvent être, tandis que si M. le duc de Laval, si M. de Lamartine, si M. le duc de Rohan viennent à s'y promener, leur qualité n'est un doute pour personne ; et je ne conseillerais pas à ceux là de suivre ceux-ci.

Je voudrais bien n'offenser aucun amour-propre. Si j'avais involontairement blessé l'un



des derniers pairs venus, dont j'improuve l'intronisation patricienne, mais dont j'estime la science, le talent, les vertus privées, la probité commerciale, sachant bien que le premier et le dernier ont eu le droit de vendre, l'un son journal, l'autre son papier, plus cher qu'ils ne leur coûtaient, je crois pouvoir jeter quelque baume sur cette égratignure, en leur faisant observer que je suis obligé de prendre mes exemples en haut lieu pour convaincre les bons esprits de l'importance de cette théorie.

Et, en effet, je suis resté pendant quelque temps stupéfié par les observations que j'avais faites sur le boulevard de Gand, et surpris de trouver au mouvement des couleurs aussi tranchées ; de là ce premier aphorisme :

I

La démarche est la physionomie du corps.

N'est-il pas effrayant de penser qu'un observateur profond peut découvrir un vice, un remords, une maladie en voyant un homme en

mouvement? Quel riche langage dans ces effets immédiats d'une volonté traduite avec innocence ! L'inclination plus ou moins vive d'un de nos membres ; la forme télégraphique dont il a contracté, malgré nous, l'habitude ; l'angle ou le contour que nous lui faisons décrire, sont empreints de notre vouloir, et sont d'une effrayante signification. C'est plus que la parole, c'est la pensée en action. Un simple geste, un involontaire frémissement de lèvres peut devenir le terrible dénoûment d'un drame caché longtemps entre deux cœurs. Aussi de là cet autre aphorisme :

II

Le regard, la voix, la respiration, la démarche sont identiques; mais, comme il n'a pas été donné à l'homme de pouvoir veiller à la fois sur ces quatre expressions diverses et simultanées de sa pensée, cherchez celle qui dit vrai : vous connaîtrez l'homme tout entier.



EXEMPLE :

M. S. n'est pas seulement chimiste et capitaliste, il est profond observateur et grand philosophe.

M. O. n'est pas seulement un spéculateur, il est homme d'État. Il tient et de l'oiseau de proie et du serpent ; il emporte des trésors et sait charmer les gardiens.

Ces deux hommes aux prises ne doivent-ils pas offrir un admirable combat, en luttant ruse contre ruse, dires contre dires, mensonge à outrance, spéculation au poing, chiffre en tête ?

Or ils se sont rencontrés un soir, au coin d'une cheminée, sous le feu des bougies, le mensonge sur les lèvres, dans les dents, au front, dans l'œil, sur la main ; ils en étaient armés de pied en cap. Il s'agissait d'argent. Ce duel eut lieu sous l'Empire.

M. O., qui avait besoin de 500,000 fr. pour le lendemain, se trouvait, à minuit, debout à côté de S.

Voyez-vous bien S., homme de bronze, vrai Shylok qui, plus rusé que son devancier, pren-

drait la livre de chair avant le prêt? Le voyez-vous accosté par O , l'Alcibiade de la banque, l'homme capable d'emprunter successivement trois royaumes sans les restituer, et capable de persuader à tout le monde qu'il les a enrichis? Suivez-les : M. O. demande légèrement à M. S. 500,000 fr. pour vingt-quatre heures, en lui promettant de les lui rendre en telles et telles valeurs.

— Monsieur, dit M. S. à la personne de qui je tiens cette précieuse anecdote, quand O. me détailla les valeurs, le bout de son nez vint à blanchir, du côté gauche seulement, dans le léger cercle décrit par un méplat qui s'y trouve. J'avais déjà eu l'occasion de remarquer que mes 500,000 fr. seraient compromis pendant un certain temps...

— Eh bien ! lui demanda-t-on.

— Eh bien ! reprit-il.

Et il laissa échapper un soupir.

— Eh bien, ce serpent me tint pendant une demi-heure; je lui promis les 500,000 francs, et il les eut.

— Les a-t-ils rendus?...

S. pouvait calomnier O. Sa haine bien connue

lui en donnait le droit, à une époque où l'on tue ses ennemis à coups de langue. Je dois dire, à la louange de cet homme bizarre, qu'il répondit : — Oui. Mais ce fut piteusement. Il aurait voulu pouvoir accuser son ennemi d'une tromperie de plus.

Quelques personnes disent M. O. encore plus fort en fait de dissimulation que ne l'est M. le prince de Bénévent. Je le crois volontiers. Le diplomate ment pour le compte d'autrui, le banquier ment pour lui-même. Eh bien ! ce moderne Bourvalais, qui a pris l'habitude d'une admirable immobilité de traits, d'une complète insignifiance dans le regard, d'une imperturbable égalité dans la voix, d'une habile démarche, n'a pas su dompter le bout de son nez. Chacun de nous a quelque méplat où triomphe l'âme, un cartilage d'oreille qui rougit, un nerf qui tressaille, une manière trop significative de déplier les paupières, une ride qui se creuse intempestivement, une parlante pression de lèvres, un éloquent tremblement dans la voix, une respiration qui se gêne. Que voulez-vous ? le Vice n'est pas parfait.

Donc mon axiome subsiste. Il domine toute

cette théorie ; il en prouve l'importance. La pensée est comme la vapeur. Quoi que vous fassiez, et quelque subtile qu'elle puisse être, il lui faut sa place, elle la veut, elle la prend, elle reste même sur le visage d'un homme mort. Le premier squelette que j'ai vu était celui d'une jeune fille morte à vingt-deux ans.

— Elle avait la taille fine et devait être gracieuse, dis-je au médecin.

Il parut surpris. La disposition des côtes et je ne sais quelle bonne grâce de squelette trahissaient encore les habitudes de la démarche. Il existe une *anatomie comparée* morale, comme une *anatomie comparée* physique. Pour l'âme, comme pour le corps, un détail mène logiquement à l'ensemble. Il n'y a certes pas deux squelettes semblables ; et, de même que les poisons végétaux se retrouvent en nature, dans un temps voulu, chez l'homme empoisonné, de même les habitudes de la vie reparaissent aux yeux du chimiste moral, soit dans les sinus du crâne, soit dans les *attachements* des os de ceux qui ne sont plus.

Mais les hommes sont beaucoup plus naïfs qu'ils ne le croient, et ceux qui se flattent de

dissimuler leur vie intime sont des faquins. Si vous voulez dérober la connaissance de vos pensées, imitez l'enfant ou le sauvage, ce sont vos maîtres.

En effet, pour pouvoir cacher sa pensée, il faut n'en avoir qu'une seule. Tout homme complexe se laisse facilement deviner. Aussi tous les grands hommes sont-ils joués par un être qui leur est inférieur.

L'âme perd en force centripète ce qu'elle gagne en force centrifuge.

Or, le sauvage et l'enfant font converger tous les rayons de la sphère dans laquelle ils vivent à une idée, à un désir ; leur vie est monophile, et leur puissance gît dans la prodigieuse unité de leurs actions.

L'homme social est obligé d'aller continuellement du centre à tous les points de la circonférence ; il a mille passions, mille idées, et il existe si peu de proportion entre sa base et l'étendue de ses opérations, qu'à chaque instant il est pris en flagrant délit de faiblesse.

De là le grand mot de William Pitt : — Si j'ai fait tant de choses, c'est que je n'en ai jamais voulu qu'une seule à la fois.

De l'inobservation de ce précepte ministériel procède le naïf langage de la démarche. Qui de nous pense à marcher en marchant? personne. Bien plus, chacun se fait gloire de marcher en pensant.

Mais lisez les relations écrites par les voyageurs qui ont le mieux observé les peuplades improprement nommées sauvages; lisez le baron de la Hontan, qui a fait les *Mohicans* avant que Cooper n'y songeât, et vous verrez, à la honte des gens civilisés, quelle importance les sauvages attachent à la démarche. Le sauvage, en présence de ses semblables, n'a que des mouvements lents et graves ; il sait, par expérience, que plus les manifestations extérieures se rapprochent du repos, et plus impénétrable est la pensée. De là cet axiome :

III

Le repos est le silence du corps.

IV

Le mouvement lent est essentiellement majestueux.

Croyez-vous que l'homme dont parle Virgile, et dont l'apparition calmait le peuple en fureur, arrivait devant la sédition en sautillant ?

Ainsi nous pouvons établir en principe que l'économie du mouvement est un moyen de rendre la démarche et noble et gracieuse. Un homme qui marche vite ne dit-il pas déjà la moitié de son secret? Il est pressé. Le docteur Gall a observé que la pesanteur de la cervelle, le nombre de ses circonvolutions, étaient, chez tous les êtres organisés, en rapport avec la lenteur de leur mouvement vital. Les oiseaux ont peu d'idées. Les hommes qui vont habituellement vite doivent avoir généralement la tête pointue et le front déprimé. D'ailleurs, logiquement, l'homme qui marche beaucoup arrive nécessairement à l'état intellectuel du danseur de l'Opéra.

Suivons.

Si la lenteur bien entendue de la démarche annonce un homme qui a du temps à lui, du loisir, conséquemment un riche, un noble, un penseur, un sage, les détails doivent nécessairement s'accorder avec le principe ; alors les

gestes seront peu fréquents et lents; de là cet autre aphorisme :

V

Tout mouvement saccadé trahit un vice, ou une mauvaise éducation.

N'avez-vous pas souvent ri des gens qui ***virvouchent ?***

Virvoucher est un admirable mot du vieux français, remis en lumière par Latour-Mézerai. Virvoucher exprime l'action d'aller et de venir, de tourner autour de quelqu'un, de toucher à tout, de se lever, de se rasseoir, de bourdonner, de tatillonner; virmoucher, c'est faire une certaine quantité de mouvements qui n'ont pas de but; c'est imiter les mouches. Il faut toujours donner la clef des champs aux ***virvoucheurs;*** ils vous cassent la tête ou quelque meuble précieux.

N'avez-vous pas ri d'une femme dont tous les mouvements de bras, de tête, de pied ou de corps, produisent des angles aigus ?

Des femmes qui vous tendent la main comme si quelque ressort faisait partir leur coude?

Qui s'asseyent tout d'une pièce, ou qui se lèvent comme le soldat d'un joujou à surprise?

Ces sortes de femmes sont très-souvent vertueuses. La vertu des femmes est intimement liée à l'angle droit. Toutes les femmes qui ont fait ce que l'on nomme des fautes sont remarquables par la rondeur exquise de leurs mouvements. Si j'étais mère de famille, ces mots sacramentels du maître à danser : — *Arrondissez les coudes*, me feraient trembler pour mes filles. De là cet axiome :

VI

La grâce veut des formes rondes.

Voyez la joie d'une femme qui peut dire de sa rivale : — Elle est bien anguleuse !

Mais, en observant les différentes démarches, il s'éleva dans mon âme un doute cruel, et qui me prouva qu'en toute espèce de science, même dans la plus frivole, l'homme est arrêté par

d'inextricables difficultés ; il lui est aussi impossible de connaître la cause et la fin de ses mouments que de savoir celles des pois chiches.

Ainsi, tout d'abord, je me demandai d'où devait procéder le mouvement ? Eh bien ! il est aussi difficile de déterminer où il commence et où il finit en nous, que de dire où commence et où finit le *grand sympathique*, cet organe intérieur qui, jusqu'à présent, a lassé la patience de tant d'observateurs. Borelli lui-même, le grand Borelli, n'a pas abordé cette immense question. N'est-il pas effrayant de trouver tant de problèmes insolubles dans un acte vulgaire, dans un mouvement que huit cent mille Parisiens font tous les jours ?

IV

Il est résulté de mes profondes réflexions sur cette difficulté l'aphorisme suivant, que je vous prie de méditer :

VII

Tout en nous participe au mouvement; mais il ne doit prédominer nulle part.

En effet, la nature a construit l'appareil de notre mobilité d'une façon si ingénieuse et si simple, qu'il en résulte, comme en toutes ses créations, une admirable harmonie ; et, si vous la dérangez par une habitude quelconque, il y a laideur et ridicule, parce que nous ne nous moquons jamais que des laideurs dont l'homme est coupable : nous sommes impitoyables pour des gestes faux, comme nous le sommes pour l'ignorance ou pour la sottise.

Ainsi, de ceux qui passèrent devant moi et m'apprirent les premiers principes de cet art jusqu'à présent dédaigné,

Le premier de tous fut un gros monsieur. Ici, je ferai observer qu'un écrivain éminemment spirituel a favorisé plusieurs erreurs, en les soutenant par son suffrage. Brillat-Savarin a dit qu'il était possible à un homme gros de ***contenir son ventre au majestueux***. Non. Si la majesté

ne va pas sans une certaine amplitude de chair, il est impossible de prétendre à une démarche dès que le ventre a rompu l'équilibre entre les parties du corps. La démarche cesse à l'obésité. Un obèse est nécessairement forcé de s'abandonner au faux mouvement introduit dans son économie par son ventre qui la domine.

EXEMPLE :

Henri Monnier aurait certainement fait la caricature de ce gros monsieur, en mettant une tête au-dessus d'un tambour et dessous les baguettes en X. Cet inconnu semblait, en marchant, avoir peur d'écraser des œufs. Assurément, chez cet homme, le caractère spécial de la démarche était complétement aboli. Il ne marchait pas plus que les vieux canonniers n'entendent. Autrefois il avait eu le sens de la locomotion, il avait sautillé peut-être ; mais aujourd'hui le pauvre homme ne se comprenait plus marcher. Il me fit l'aumône de toute sa vie et d'un monde de réflexions. Qui avait amolli ses jambes ? D'où provenaient sa goutte ? son embonpoint ? Étaient-ce les vices ou le travail qui

l'avaient déformé ? Triste réflexion ! le travail qui édifie et le vice qui détruit produisent en l'homme les mêmes résultats. Obéissant à son ventre, ce pauvre riche semblait tordu. Il ramenait péniblement ses jambes, l'une après l'autre, par un mouvement traînant et maladif, comme un mourant qui résiste à la mort, et se laisse traîner de force par elle sur le bord de la fosse.

Par un singulier contraste, derrière lui venait un homme qui allait, les mains croisées derrière le dos, les épaules effacées, tendues, les omoplates rapprochées ; il était semblable à un perdreau servi sur une rôtie. Il paraissait n'avancer que par le cou, et l'impulsion était donnée à tout son corps par le thorax.

Puis, une jeune demoiselle, suivie d'un laquais, vint, sautant sur elle-même à l'instar des Anglaises. Elle ressemblait à une poule dont on a coupé les ailes, et qui essaye toujours de voler. Le principe de son mouvement semblait être à la chute de ses reins. En voyant son laquais, armé d'un parapluie, vous eussiez dit qu'elle craignait d'en recevoir un coup dans la partie d'où partait son quasi-vol. C'était une

fille de bonne maison, mais très-gauche, indécente le plus innocemment du monde.

Après, je vis un homme qui avait l'air d'être composé de deux compartiments. Il ne risquait sa jambe gauche, et tout ce qui en dépendait, qu'après avoir assuré la droite et tout son système. Il appartenait à la faction des binaires. Évidemment, son corps devait avoir été primitivement fendu en deux par une révolution quelconque, et il s'était miraculeusement, mais imparfaitement ressoudé. Il avait deux axes, sans avoir plus d'un cerveau.

Bientôt ce fut un diplomate, personnage squelettique, marchant tout d'une pièce comme ces pantins dont Joly oublie de tirer les ficelles ; vous l'eussiez cru serré comme une momie dans ses bandelettes. Il était pris dans sa cravate comme une pomme dans un ruisseau par un temps de gelée. S'il se retourne, il est clair qu'il est fixé sur un pivot et qu'un passant l'a heurté.

Cet inconnu m'a prouvé la nécessité de formuler cet axiome :

VIII

Le mouvement humain se décompose en* TEMPS *bien distincts; si vous les confondez, vous arrivez à la roideur de la mécanique.

Une jolie femme, se défiant de la proéminence de son busc, ou gênée je ne sais par quoi, s'était transformée en Vénus Callypige, et allait comme une pintade, tendant le cou, rentrant son busc, et bombant la partie opposée à celle sur laquelle appuyait le busc.

En effet, l'intelligence doit briller dans les actes imperceptibles et successifs de notre mouvement, comme la lumière et les couleurs se jouent dans les losanges des changeants anneaux du serpent. Tout le secret des belles démarches est dans la décomposition du mouvement.

Puis venait une dame qui se creusait également comme la précédente. Vraiment, s'il y en avait eu une troisième, et que vous les eussiez observées, vous n'auriez pas pu vous empêcher

de rire des demi-lunes toutes faites par ces protubérances exorbitantes.

La saillie prodigieuse de ces choses, que je ne saurais nommer, et qui dominent singulièrement la question de la démarche féminine, surtout à Paris, m'a longtemps préoccupé. Je consultai des femmes d'esprit, des femmes de bon goût, des dévotes. Après plusieurs conférences où nous discutâmes le fort et le faible, en conciliant les égards dus à la beauté, au malheur de certaines conformations diaboliquement rondes, nous rédigeâmes cet admirable aphorisme :

IX

En marchant, les femmes peuvent tout montrer, mais ne rien laisser voir.

« Mais certainement ! s'écria l'une des dames consultées, les robes n'ont été faites que pour cela. »

Cette femme a dit une grande vérité. Toute notre société est dans la jupe. Otez la jupe à



la femme, adieu la coquetterie; plus de passions. Dans la robe est toute sa puissance : là où il y a des pagnes, il n'y a pas d'amour. Aussi, bon nombre de commentateurs, les Massorets surtout, prétendent que la feuille de figuier de notre mère Ève était une robe de cachemire. Je le pense.

Je ne quitterai pas cette question secondaire sans dire deux mots sur une dissertation vraiment neuve qui eut lieu pendant ces conférences :

UNE FEMME DOIT-ELLE RETROUSSER SA ROBE EN MARCHANT ?

Immense problème, si vous vous rappelez combien de femmes empoignent sans grâce, au bas du dos, un paquet d'étoffe, et vont en faisant décrire, par en bas, un immense hiatus à leurs robes; combien de pauvres filles marchent innocemment en tenant leurs robes transversalement relevées, de manière à tracer un angle dont le sommet est au pied droit, dont l'ouverture arrive au-dessus du mollet gauche, et qui laissent voir ainsi leurs bas

bien blancs, bien tendus, le système de leurs cothurnes, et quelques autres choses. A voir les jupes de femmes ainsi retroussées, il semble que l'on ait relevé par un coin le rideau d'un théâtre, et qu'on aperçoive les pieds des danseuses.

Et d'abord il passa en force de chose jugée que les femmes de bon goût ne sortaient jamais à pied par un temps de pluie ou quand les rues étaient crottées ; puis il fut décidé souverainement qu'une femme ne devait jamais toucher à sa jupe en public et ne devait jamais la retrousser sous aucun prétexte.

« Mais cependant, dis-je, s'il y avait un ruisseau à passer ?

— Eh bien, monsieur, une femme comme il faut pince légèrement sa robe du côté gauche, la soulève, se hausse par un petit mouvement, et lâche aussitôt la robe. *Ecco.* »

Alors je me souvins de la magnificence des plis de certaines robes ; alors je me rappelai les admirables ondulations de certaines personnes, la grâce des sinuosités, des flexuosités mouvantes de leurs cottes, et je n'ai pu résister à consigner ici ma pensée.

X

Il y a des mouvements de jupe qui valent un prix Monthyon.

Il demeure prouvé que les femmes ne doivent lever leur robe que très-secrètement. Ce principe passera pour incontestable en France.

Et pour en finir sur l'importance de la démarche en ce qui concerne les diagnostics, je vous prie de me pardonner une citation diplomatique.

— La princesse de Hesse-Damstadt amena ses trois filles à l'impératrice, afin qu'elle choisît entre elles une femme pour le grand-duc, dit un ambassadeur du dernier siècle, M. Mercy d'Argentau. Sans leur avoir parlé, l'impératrice se décida pour la seconde. La princesse étonnée lui demanda la raison de ce bref jugement. « Je les ai regardées toutes trois de ma fenêtre pendant qu'elles descendaient de carrosse, repondit l'impératice. L'aînée a fait un faux pas; la seconde est descendue naturellement; la troisième a franchi le marchepied. L'aînée

doit être gauche ; la plus jeune étourdie. »
C'était vrai.

Si le mouvement trahit le caractère, les habitudes de la vie, les mœurs les plus secrètes, que direz-vous de la marche de ces femmes bien corsées, qui ayant des hanches un peu fortes, les font monter, descendre alternativement, en temps bien égaux, comme les leviers d'une machine à vapeur, et qui mettent une sorte de prétention à ce mouvement systématique ? Ne doivent-elles pas scander l'amour avec une admirable précision ?

Pour mon bonheur, un agent de change ne manqua pas à passer sur ce boulevard où trône la Spéculation. C'était un gros homme enchanté de lui-même, et tâchant de se donner de l'aisance et de la grâce. Il imprimait à son corps un mouvement de rotation qui faisait périodiquement rouler et dérouler sur ses cuisses les pans de sa redingote, comme la voluptueuse jaquette de la Taglioni quand, après avoir achevé sa pirouette, elle se retourne pour recevoir les bravos du parterre. C'était un mouvement de circulation en rapport avec ses habitudes. Il roulait comme son argent.

Il était suivi par une grande demoiselle qui, les pieds serrés, la bouche pincée, tout pincé, décrivait une légère courbe, et allait par petites secousses, comme si, mécanique imparfaite, ses ressorts étaient gênés, ses apophyses déjà soudées. Ses mouvements avaient de la roideur, elle faillait à mon huitième axiome.

Quelques hommes passèrent, marchant d'un air agréable. Véritables modèles d'une reconnaissance de théâtre, ils semblaient tous retrouver un camarade de collége dans le citoyen paisible et insouciant qui venait à eux.

Je ne dirai rien de ces paillasses involontaires qui jouent des drames dans la rue ; mais je les prie de réfléchir à ce mémorable axiome :

XI

Quand le corps est en mouvement, le visage doit être immobile.

Aussi vous peindrais-je difficilement mon mépris pour l'homme affairé, allant vite, filant comme une anguille dans sa vase, à travers les

rangs serrés des flâneurs. Il se livre à la marche comme un soldat qui fait son étape. Généralement il est causeur, il parle haut, s'absorbe dans ses discours, s'indigne, apostrophe un adversaire absent, lui pousse des arguments sans réplique, gesticule, s'attriste, s'égaye. Adieu, délicieux mime, orateur distingué !

Qu'auriez-vous dit d'un inconnu qui communiquait transversalement à son épaule gauche le mouvement de la jambe droite, et réciproquement celui de la jambe gauche à l'épaule droite, par un mouvement de flux et de reflux si régulier, qu'à le voir marcher vous l'eussiez comparé à deux grands bâtons croisés qui auraient supporté un habit. C'était nécessairement un ouvrier enrichi.

Les hommes condamnés à répéter le même mouvement par le travail auquel ils sont assujettis ont tous dans la démarche le principe locomotif fortement déterminé ; et il se trouve soit dans le thorax, soit dans les hanches, soit dans les épaules. Souvent le corps se porte tout entier d'un seul côté. Habituellement, les hommes d'étude inclinent la tête. Quiconque a lu la ***Physiologie du goût*** doit se souvenir de cette

expression : *le nez à l'ouest*, comme M. Villemain. En effet, ce célèbre professeur porte sa tête avec une très-spirituelle originalité, de droite à gauche.

Relativement au port de la tête, il y a des observations curieuses. Le menton en l'air à la Mirabeau est une attitude de fierté qui, selon moi, messied généralement. Cette pose n'est permise qu'aux hommes qui ont un duel avec leur siècle. Peu de personnes savent que Mirabeau prit cette audace théâtrale à son grand et immortel adversaire, Beaumarchais. C'étaient deux hommes également attaqués ; et, au moral comme au physique, la persécution grandit un homme de génie. N'espérez rien du malheureux qui baisse la tête, ni du riche qui la lève : l'un sera toujours esclave, l'autre l'a été ; celui-ci est un fripon, celui-là le sera.

Il est certain que les hommes les plus imposants ont tous légèrement penché leur tête à gauche. Alexandre, César, Louis XIV, Newton, Charles XII, Voltaire, Frédéric II et Byron affectaient cette attitude. Napoléon tenait sa tête droite et envisageait tout rectangulairement. Il y avait habitude en lui de voir les hommes,

les champs de bataille et le monde moral en face. Robespierre, homme qui n'est pas encore jugé, regardait aussi son assemblée en face. Danton continua l'attitude de Mirabeau. M. de Châteaubriand incline la tête à gauche.

Après un mûr examen, je me déclare pour cette attitude. Je l'ai trouvée à l'état normal chez toutes les femmes gracieuses. La grâce (et le génie comporte la grâce) a horreur de la ligne droite. Cette observation corrobore notre sixième axiome.

Il existe deux natures d'hommes dont la démarche est incommutablement viciée : ce sont les marins et les militaires.

Les marins ont les jambes séparées, toujours prêtes à fléchir, à se contracter. Obligés de se dandiner sur les tillacs pour suivre l'impulsion de la mer, à terre il leur est impossible de marcher droit. Ils louvoient toujours : aussi commence-t-on à en faire des diplomates.

Les militaires ont une démarche parfaitement reconnaissable. Presque tous campés sur leurs reins comme un buste sur son piédestal, leurs jambes s'agitent sous l'abdomen, comme si elles étaient mues par une âme subalterne

chargée de veiller au parfait gouvernement des choses d'en bas. Le haut du corps ne parait point avoir conscience des mouvements inférieurs. A les voir marcher, vous diriez le torse de l'Hercule Farnèse posé sur des roulettes, et qu'on amène au milieu d'un atelier. Voici pourquoi : le militaire est constamment forcé de porter la somme totale de sa force dans le thorax ; il le présente sans cesse et se tient toujours droit. Or, pour emprunter à Amyot l'une de ses plus belles expressions, tout homme ***qui se dresse en pied*** pèse vigoureusement sur la terre, afin de s'en faire un point d'appui, et il y a nécessairement dans le haut du corps un contre-coup de la force qu'il puise ainsi dans le sein de la mère commune. Alors l'appareil locomotif se scinde nécessairement chez lui. Le foyer du courage est dans sa poitrine. Les jambes ne sont plus qu'un appendice de son organisation.

Les marins et les militaires appliquent donc les lois du mouvement dans le but de toujours obtenir un même résultat, une émission de force par le ***plexus*** solaire et par les mains, deux organes que je nommerais volontiers les

seconds cerveaux de l'homme, tant ils sont intellectuellement sensibles et fluidement agissants. Or, la direction constante de leur volonté dans ces deux agents doit déterminer une spéciale atrophie de mouvement, d'où procède la physionomie de leur corps.

Les militaires de terre et de mer sont les vivantes preuves des problèmes physiologiques qui ont inspiré cette théorie. La projection fluide de la volonté, son appareil intérieur, la pariété de sa substance avec celle de nos idées, sa mobilité flagrante, ressortent évidemment de ces dernières observations. Mais l'apparente futilité de notre ouvrage ne nous permet pas d'y bâtir le plus léger système. Ici notre but est de poursuivre le cours des démonstrations physiques de la pensée, et de prouver que l'on peut juger un homme sur son habit pendu à une tringle, aussi bien que sur l'aspect de son mobilier, de sa voiture, de ses chevaux, de ses gens; et de donner de sages préceptes aux gens assez riche pour se dépenser eux-mêmes dans la vie extérieure. L'amour, le bavardage, les dîners en ville, le bal, l'élégance de la mise, l'existence mondaine, la frivolité, comportent

plus de grandeur que les hommes ne le pensent. De là cet axiome :

XII

Tout mouvement exorbitant est une prodigalité sublime.

Fontenelle a touché barre d'un siècle à l'autre par la stricte économie qu'il apportait dans la distribution de son mouvement vital. Il aimait mieux écouter que de parler ; aussi passait-il pour infiniment aimable. Chacun croyait avoir l'usufruit du spirituel académicien. Il disait des mots qui résumaient la conversation, et ne conversait jamais. Il connaissait bien la prodigieuse déperdition fluide que nécessite le mouvement vocal. Il n'avait jamais haussé la voix dans aucune occasion de sa vie ; il ne parlait pas en carrosse, pour ne pas être obligé d'élever le ton. Il ne se passionnait point. Il n'aimait personne ; on lui plaisait. Quand Voltaire se plaignit de ses critiques chez Fonte-

nelle, le bonhomme ouvrit une grande malle pleine de pamphlets non coupés :

« Voici, dit-il au jeune Arouet, tout ce qui a été écrit contre moi. La première épigramme est de M. Racine le père. »

Il referma la boîte.

Fontenelle a peu marché, il s'est fait porter pendant toute sa vie. Le président Rose lisait pour lui les éloges à l'Académie ; il avait ainsi trouvé moyen d'emprunter quelque chose à ce célèbre avare. Quand son neveu, M. d'Aube, dont Rulhière a illustré la colère et la manie de disputer, se mettait à parler, Fontenelle fermait les yeux, s'enfonçait dans son fauteuil, et restait calme. Devant tout obstacle, il s'arrêtait. Lorsqu'il avait la goutte, il posait son pied sur un tabouret et restait coi. Il n'avait ni vertus ni vices ; il avait de l'esprit. Il fit la secte des philosophes et n'en fut pas. Il n'avait jamais pleuré, jamais couru, jamais ri. Madame du Deffant lui dit un jour :

« Pourquoi ne vous ai-je jamais vu rire ?

— Je n'ai jamais fait *ah! ah! ah!* comme vous autres, répondit-il, mais j'ai ri tout doucement, en dedans. »

Cette petite machine délicate, tout d'abord condamnée à mourir, vécut ainsi plus de cent ans.

Voltaire dut sa longue vie aux conseils de Fontenelle.

« Monsieur, lui dit-il, faites peu d'enfantillages, c'est des sottises. »

Voltaire n'oublia ni le mot, ni l'homme, ni le principe, ni le résultat. A quatre-vingts ans, il prétendait n'avoir pas fait plus de quatre-vingts sottises. Aussi madame du Châtelet remplaça-t-elle le portrait du sire de Ferney par celui de saint Lambert.

Avis aux hommes qui virvouchent, qui parlent, qui courent, et qui, en amour, pindarisent, sans savoir de quoi il s'en va.

V

Ce qui nous use le plus, ce sont nos convictions. Ayez des opinions, ne les défendez pas, gardez-les ; mais des convictions, grand Dieu ! Quelle effroyable débauche! Une conviction politique ou littéraire est une maîtresse qui finit par vous tuer avec l'épée ou avec la langue. Voyez le visage d'un homme inspiré par une conviction forte : il doit rayonner. Si jusqu'ici les effluves d'une tête embrasée n'ont pas été visibles à l'œil nu, n'est-ce pas un fait admis en poésie, en peinture? Et s'il n'est pas encore prouvé physiologiquement, certes, il est probable. Je vais plus loin et crois que les mouvements de l'homme font dégager un fluide animique. Sa transpiration est la fumée d'une flamme inconnue. De là vient la prodigieuse éloquence de la démarche, prise comme *ensemble des mouvements humains*.

Voyez.

Il y a des hommes qui vont la tête baissée, comme celle des chevaux de fiacre. Jamais un riche ne marche ainsi, à moins qu'il ne soit misérable ; alors, il a de l'or, mais il a perdu ses fortunes de cœur.

Quelques hommes marchent en donnant à leur tête une pose académique. Ils se mettent toujours de trois quarts, comme M. le comte Molé, l'ancien ministre des affaires étrangères ; ils tiennent leur buste immobile et leur cou tendu. On croirait voir des plâtres de Cicéron, de Démosthènes, de Cujas, allant par les rues. Or, si le fameux Marcel prétendait justement que la mauvaise grâce consiste à mettre de l'effort dans les mouvements, que pensez-vous de ceux qui prennent l'effort comme type de leur attitude ?

D'autres paraissent n'avancer qu'à force de bras ; leurs mains sont des rames dont ils s'aident pour naviguer : ce sont les galériens de la démarche.

Il y a des niais qui écartent trop leurs jambes, et sont tout surpris de voir passer sous eux les chiens courant après leurs maîtres. Selon Plu-

vinel, les gens ainsi conformés font d'excellents cavaliers.

Quelques personnes marchent en faisant rouer, à la manière d'Arlequin, leur tête, comme si elle ne tenait pas. Puis il y a des hommes qui fondent comme des tourbillons; ils font du vent, ils paraphrasent la Bible; il semble que l'esprit du Seigneur vous ait passé devant la face si vous rencontrez ces sortes de gens. Ils vont comme tombe le couteau de l'exécuteur. Certains marcheurs lèvent une jambe précipitamment et l'autre avec calme: rien n'est plus original. D'élégants promeneurs font une parenthèse en appuyant le poing sur la hanche, et accrochent tout avec leur coude. Enfin, les uns sont courbés, les autres sont déjetés; ceux-ci donnent de la tête de côté et d'autre, comme des cerfs-volants indécis; ceux-là portent le corps en arrière ou en avant. Presque tous se retournent gauchement.

Arrêtons-nous.

Autant d'hommes, autant de démarches! Tenter de les décrire complétement, ce serait vouloir rechercher toutes les désinences du vice,

tous les ridicules de la société ; parcourir le monde dans ses sphères basses, moyennes, élevées. J'y renonce.

Sur deux cent cinquante-quatre personnes et demie (car je compte un monsieur sans jambes pour une fraction) dont j'analysai la démarche, je ne trouvai pas une personne qui eût des mouvements gracieux et naturels. Je revins chez moi désespéré.

« La civilisation corrompt tout ! elle adultère tout, même le mouvement ! Irai-je faire un voyage autour du monde pour examiner la démarche des sauvages ? »

Au moment où je me disais ces tristes et amères paroles, j'étais à ma fenêtre, regardant l'arc de triomphe de l'Étoile, que les grands ministres à petites idées qui se sont succédé depuis M. Montalivet le père, jusqu'à M. Montalivet le fils, n'ont encore su comment couronner, tandis qu'il serait si simple d'y placer l'aigle de Napoléon, magnifique symbole de l'Empire, un aigle colossal aux ailes étendues, le bec tourné vers son maître. Certain de ne jamais voir faire cette sublime économie, j'abaissai les yeux sur mon modeste jardin, comme un

homme qui perd une espérance. Sterne a, le premier, observé ce mouvement funèbre chez les hommes obligés d'ensevelir leurs illusions. Je pensais à la magnificence avec laquelle les aigles déploient leurs ailes, démarche pleine d'audace, lorsque je vis une chèvre jouant en compagnie d'un jeune chat sur le gazon. En dehors du jardin se trouvait un chien qui, désespéré de ne pas faire sa partie, allait, venait, jappait, sautait. De temps à autre, la chèvre et le chat s'arrêtaient pour le regarder par un mouvement plein de commisération. Je pense vraiment que plusieurs bêtes sont chrétiennes pour compenser le nombre des chrétiens qui sont bêtes.

Vous me croyez sorti de la *Théorie de la démarche*. Laissez-moi faire.

Ces trois animaux étaient si gracieux, qu'il faudrait pour les peindre tout le talent dont Charles Nodier a fait preuve dans la mise en scène de son lézard, son joli Kardououn, allant, venant au soleil, traînant à son trou les pièces d'or qu'il prend pour des tranches de carottes séchées. Aussi, certes, y renoncerai-je ! Je fus stupéfait en admirant le feu des mouvements de cette

chèvre, la finesse alerte du chat, la délicatesse des contours que le chien imprimait à sa tête et à son corps. Il n'y a pas d'animal qui n'intéresse plus qu'un homme quand on l'examine un peu philosophiquement. Chez lui, rien n'est faux! Alors je fis un retour sur moi-même; et les observations relatives à la démarche que j'entassais depuis plusieurs jours furent illuminées par une lueur bien triste. Un démon moqueur me jeta cette horrible phrase de Rousseau : — L'HOMME QUI PENSE EST UN ANIMAL DÉPRAVÉ!

Alors, en songeant derechef au port constamment audacieux de l'aigle, à la physionomie de la démarche en chaque animal, je résolus de puiser les vrais préceptes de ma théorie dans un examen approfondi *de actu animalium.* J'étais descendu jusqu'aux grimaces de l'homme, je remontai vers la franchise de la nature.

Et voici le résultat de mes recherches anatomiques sur le mouvement.

Tout mouvement a une expression qui lui est propre et qui vient de l'âme. Les mouvements faux tiennent essentiellement à la nature du caractère; les mouvements gauches viennent des habitudes. La grâce a été définie par Montes-

quieu, qui, ne croyant parler que de l'adresse, a dit en riant : « C'est la bonne disposition des forces que l'on a. »

Les animaux sont gracieux dans leurs mouvements, en ne dépensant jamais que la somme de force nécessaire pour atteindre à leur but. Ils ne sont jamais ni faux, ni gauches, en exprimant avec naïveté leur idée. Vous ne vous tromperez jamais en interprétant les gestes d'un chat : vous voyez s'il veut jouer, fuir ou sauter.

Donc, pour bien marcher, l'homme doit être droit sans roideur, s'étudier à diriger ses deux jambes sur une même ligne, ne se porter sensiblement ni à droite ni à gauche de son axe, faire participer imperceptiblement tout son corps au mouvement général, introduire dans sa démarche un léger balancement qui détruise par son oscillation régulière la secrète pensée de la vie, incliner la tête, ne jamais donner la même attitude à ses bras quand il s'arrête. Ainsi marchait Louis XIV. Ces principes découlent des remarques faites sur ce grand type de la royauté par les écrivains qui, heureusement pour moi, n'ont vu en lui que son extérieur.

Dans la jeunesse, l'expression des gestes, l'accent de la voix, les efforts de la physionomie, sont inutiles. Alors vous n'êtes jamais aimables, spirituels, amusants, *incognito*. Mais, dans la vieillesse, il faut déployer plus attentivement les ressources du mouvement; vous n'appartenez au monde que par l'utilité dont vous êtes au monde. Jeunes, on nous voit; vieux, il faut nous faire voir : cela est dur, mais cela est vrai.

Le mouvement doux est à la démarche ce que le simple est au vêtement. L'animal se meut toujours avec douceur à l'état normal. Aussi rien n'est-il plus ridicule que les grands gestes, les secousses, les voix hautes et flûtées, les révérences pressées. Vous regardez pendant un moment les cascades; mais vous restez des heures entières au bord d'une profonde rivière ou devant un lac. Aussi un homme qui fait beaucoup de mouvements est-il comme un grand parleur : on le fuit. La mobilité extérieure ne sied à personne; il n'y a que les mères qui puissent supporter l'agitation de leurs enfants.

Le mouvement humain est comme le style du corps : il faut le corriger beaucoup pour l'amener à être simple. Dans ses actions comme

dans ses idées, l'homme va toujours du composé au simple. La bonne éducation consiste à laisser aux enfants leur naturel, et à les empêcher d'imiter l'exagération des grandes personnes.

Il y a dans les mouvements une harmonie dont les lois sont précises et invariables. En racontant une histoire, si vous élevez la voix subitement, n'est-ce pas un coup d'archet violent qui affecte désagréablement les auditeurs : si vous faites un geste brusque, vous les inquiétez. En fait de maintien, comme en littérature, le secret du beau est dans les transitions.

Méditez ces principes, appliquez-les, vous plairez. Pourquoi? Personne ne le sait. En toute chose, le beau se sent et ne se définit pas.

Une belle démarche, des manières douces, un parler gracieux, séduisent toujours, et donnent à un homme médiocre d'immenses avantages sur un homme supérieur. Le bonheur est un grand sot, peut-être! Le talent comporte en toute chose d'excessifs mouvements qui déplaisent, et un prodigieux abus d'intelligence qui détermine une vie d'exception. L'abus soit du corps, soit de la tête, éternelles plaies des sociétés, cause ces originalités physiques, ces déviations,

dont nous allons nous moquant sans cesse. La paresse du Turc, assis sur le Bosphore, et fumant sa pipe, est sans doute une grande sagesse. Fontenelle, ce beau génie de la vitalité, qui devina les petits dosages du mouvement, l'homœopathie de la démarche, était essentiellement Asiatique.

« Pour être heureux, a-t-il dit, il faut tenir peu d'espace, et peu changer de place ! »

Donc, la pensée est la puissance qui corrompt notre mouvement, qui nous tord le corps, qui le fait éclater sous ses despotiques efforts. Elle est le grand dissolvant de l'espèce humaine.

Rousseau l'a dit, Gœthe l'a dramatisé dans *Faust*, Byron l'a poétisé dans *Manfred*. Avant eux, l'Esprit saint s'est prophétiquement écrié sur ceux qui vont sans cesse : « Qu'ils soient comme des roues ! »

Je vous ai promis un véritable non-sens au fond de cette théorie, j'y arrive.

Depuis un temps immémorial, trois faits ont été parfaitement constatés, et les conséquences qui résultent de leur rapprochement ont été principalement pressenties par Van Helmont, et avant lui par Paracelse, qu'on a traité de char-

latan. Encore cent ans, et Paracelse deviendra peut-être un grand homme !

La grandeur, l'agilité, la concrétion, la portée de la pensée humaine, le génie, en un mot, est incompatible :

Avec le mouvement digestif,

Avec le mouvement corporel,

Avec le mouvement vocal ;

Ce que prouvent en résultat les grands mangeurs, les danseurs et les bavards ; ce que prouvent en principe le silence ordonné par Pythagore, l'immobilité presque constante des plus illustres géomètres, des extatiques, des penseurs, et la sobriété nécessaire aux hommes d'énergie intellectuelle.

Le génie d'Alexandre s'est historiquement noyé dans la débauche. Le citoyen qui vint annoncer la victoire de Marathon a laissé sa vie sur la place publique. Le laconisme constant de ceux qui méditent ne saurait être contesté.

Cela dit, écoutez une autre thèse.

J'ouvre les livres où sont consignés les grands travaux anatomiques, les preuves de la patience médicale, les titres de gloire de l'école de Paris. Je commence par les rois.



Il est prouvé, par les différentes autopsies des personnes royales, que l'habitude de la représentation vicie le corps des princes; leur bassin se féminise. De là, le dandinement connu des Bourbons; de là, disent les observateurs, l'abâtardissement des races. Le défaut de mouvement, ou la viciation du mouvement, entraîne des lésions qui procèdent par irradiation. Or, de même que toute paralysie vient du cerveau, toute atrophie de mouvement y aboutit peut-être. Les grands rois ont tous essentiellement été hommes de mouvement. Jules César, Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Napoléon, en sont des preuves éclatantes.

Les magistrats, obligés de passer leur vie à siéger, se reconnaissent à je ne sais quoi de gêné, à un mouvement d'épaules, à des diagnostics dont je vous fais grâce, parce qu'ils n'ont rien de pittoresque, et, partant, seraient ennuyeux ; si vous voulez savoir pourquoi, observez-les ! le genre magistrat est, socialement parlant, celui où l'esprit devient le plus promptement obtus. N'est-ce pas la zone humaine où l'éducation devrait porter ses meilleurs fruits? Or, depuis cinq cents ans, elle n'a pas donné

deux grands hommes. Montesquieu, le président de Brosses, n'appartiennent à l'ordre judiciaire que nominativement : l'un siégeait peu, l'autre est un homme purement spirituel. L'Hôpital et d'Aguesseau étaient des hommes supérieurs, et non des hommes de génie. Parmi les intelligences, celles du magistrat et du bureaucrate, deux natures d'hommes privées d'action, deviennent *machines* avant toutes les autres. En descendant plus dans l'ordre social, vous trouvez les portiers, les gens de sacristie, et les ouvriers assis comme le sont les tailleurs, croupissant tous dans un état voisin de l'imbécillité, par privation du mouvement. Le genre de vie que mènent les magistrats, et les habitudes que prend leur pensée, démontrent l'excellence de nos principes.

Les recherches des médecins qui se sont occupés de la folie, de l'imbécillité, prouvent que la *pensée humaine*, expression la plus haute des forces de l'homme, s'abolit complétement par l'abus du sommeil, qui est un repos.

Des observations sagaces établissent également que l'inactivité amène des lésions dans l'organisme moral. Ce sont des faits généraux

d'un ordre vulgaire. L'inertie des facultés physiques entraine, relativement au cerveau, les conséquences du sommeil trop prolongé. Vous allez même m'accuser de dire des lieux communs. Tout organe périt soit par l'abus, soit par défaut d'emploi. Chacun sait cela.

Si l'intelligence, expression si vive de l'âme que bien des gens la confondent avec l'âme, si le *vis humana* ne peut pas être à la fois dans la tête, dans les poumons, dans le cœur, dans le ventre, dans les jambes ;

Si la prédominance du mouvement dans une portion quelconque de notre machine exclut le mouvement dans les autres ;

Si la pensée, ce je ne sais quoi humain, si fluide, si expansible, si contractible, dont Gall a numéroté les réservoirs, dont Lavater a savamment accusé les affluents, continuant ainsi Van Helmont, Boërhaave, Bordeu et Paracelse, qui, avant eux, avaient dit : *Il y a trois circulations en l'homme,* TRES IN HOMINE FLUXUS : les humeurs, le sang et la substance nerveuse, que Cardan nommait *notre sève ;* si donc la pensée affectionne un tuyau de notre machine au détriment des autres, et y afflue si visible-

ment, qu'en suivant le cours de la vie vulgaire vous la trouvez dans les jambes chez l'enfant; puis, pendant l'adolescence, vous la voyez s'élever et gagner le cœur; de vingt-cinq à quarante ans, monter dans la tête de l'homme, et, plus tard, tomber dans le ventre;

Eh bien! si le défaut de mouvement affaiblit la force intellectuelle, si tout repos la tue, pourquoi l'homme qui veut de l'énergie va-t-il la demander au repos, au silence et à la solitude? Si Jésus lui-même, l'Homme-Dieu, s'est retiré pendant quarante jours dans le désert pour y puiser du courage, afin de supporter sa passion, pourquoi la race royale, le magistrat, le chef de bureau, le portier, deviennent-ils stupides? Comment la bêtise du danseur, du gastronome et du bavard a-t-elle pour cause le mouvement qui donnerait de l'esprit au tailleur, et qui aurait sauvé les Carlovingiens de leur abâtardissement? Comment concilier deux thèses inconciliables?

N'y-a-t-il pas lieu de réfléchir aux conditions encore inconnues de notre nature intérieure? Ne pourrait-on pas rechercher avec ardeur les lois précises qui régissent, et notre appareil in-

tellectuel, et notre appareil moteur, afin de connaître le point précis auquel le mouvement est bienfaisant, et celui où il est fatal ?

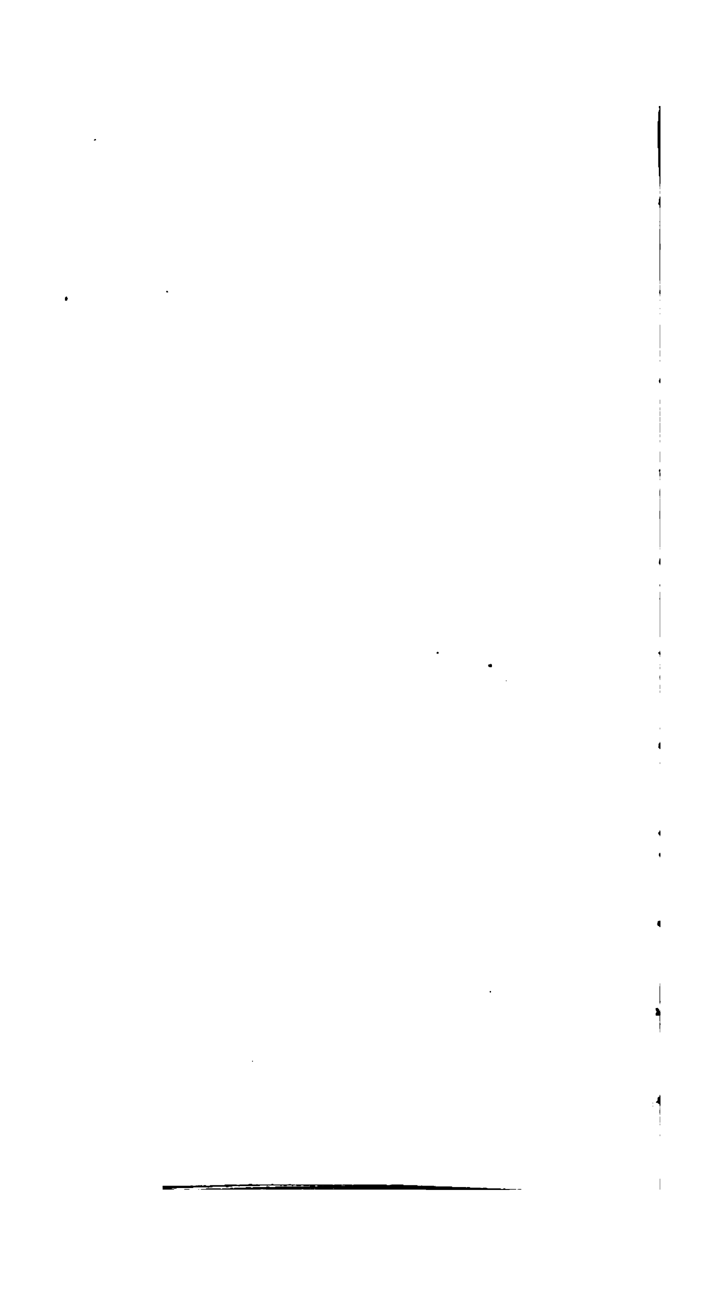
Discours de bourgeois, de niais, qui croit avoir tout dit quand il a cité : *est modus in rebus*. Pourriez-vous me trouver un grand résultat humain obtenu sans un mouvement excessif, matériel ou moral ? Parmi les grands hommes, Charlemagne et Voltaire sont deux immenses exceptions. Eux seuls ont vécu longtemps en conduisant leur siècle. En creusant toutes les choses humaines, vous y trouverez l'effroyable antagonisme de deux forces qui produit la vie, mais qui ne laisse à la science qu'une négation pour toute formule. *Rien* sera la perpétuelle épigraphe de nos tentatives scientifiques.

Voici bien du chemin fait ; nous en sommes encore comme le fou dans sa loge, examinant l'ouverture ou la fermeture de la porte : la vie ou la mort, à mon sens. Salomon et Rabelais sont deux admirables génies. L'un a dit : « OMNIA VANITAS ! *tout est creux !* » Il a pris trois cents femmes, et n'en a pas eu d'enfant. L'autre a fait le tour de toutes les institutions sociales, et il nous a mis, pour conclu-

sion, en présence d'une bouteille, en nous disant : — *Bois et ris !* il n'a pas dit : *Marche !*

Celui qui a dit : « *Le premier pas que fait l'homme dans la vie est aussi le premier vers la tombe,* » obtient de moi l'admiration profonde que j'accorde à cette délicieuse ganache que Henri Monnier a peinte, disant cette grande vérité : « *Otez l'homme de la société, vous l'isolez !* »

FIN.



LES FANTAISIES

DE

CLAUDINE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

H. DE BALZAC

LES FANTAISIES

DE

CLAUDINE

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR,
6, Rue des Beaux-Arts.

MDCCCLIII


LENOX LIBRARY
NEW YORK



LES FANTAISIES

DE

CLAUDINE

— Mon cher ami, dit madame de la Baudraye en tirant un manuscrit de dessous l'oreiller de sa causeuse, me pardonnerez-vous, dans la détresse où nous sommes, d'avoir fait une nouvelle de ce que vous nous avez dit, il y a quelques jours?

— Tout est de bonne prise dans le temps où nous sommes ; n'avez-vous pas vu des auteurs qui, faute d'invention, servent leurs propres cœurs, et souvent celui de leurs maîtresses au public ? On en viendra, ma chère, à chercher des aventures moins pour le plaisir d'en être les héros, que pour les raconter.

Madame de la Baudraye lut ce qui suit :

La scène est rue de Chartres du Roule, dans un magnifique salon. L'un des auteurs les plus célèbres de ce temps est assis sur une causeuse auprès d'une très-illustre marquise avec laquelle il est intime, comme doit l'être un homme distingué par une femme qui le garde près d'elle, moins comme un pis-aller que comme un complaisant *petito*.

— Eh bien ! dit-elle, avez-vous trouvé

ces lettres dont vous me parliez hier, et sans lesquelles vous ne pouviez pas me raconter tout ce qui *le* concerne ?

— Je les ai !

— Vous avez la parole, je vous écoute comme un enfant à qui sa mère raconterait le *Grand Serpentin vert*.

I

LA BOHÈME DE PARIS.

— Entre toutes ces personnes de connaissance que nous avons l'habitude de nommer nos amis, je compte le jeune homme dont il est question. C'est un gentilhomme d'un esprit et d'un malheur infinis, plein d'excellentes intentions, d'une conversation ravissante, ayant beaucoup vu déjà, quoique jeune, et qui fait partie, en attendant mieux, de la *bohème*.

La bohème, qu'il faudrait appeler la doctrine du boulevard des Italiens, se compose

de jeunes gens tous âgés de plus de vingt ans, mais qui n'en ont pas trente, tous hommes de génie dans leur genre, peu connus encore, mais qui se feront connaître, et qui seront alors des gens fort distingués; on les distingue déjà dans les jours de carnaval, pendant lesquels ils déchargent le trop-plein de leur esprit, à l'étroit durant le reste de l'année, en des inventions plus ou moins drôlatiques. A quelle époque vivons-nous? Quel absurde pouvoir laisse ainsi se perdre des forces immenses? Il se trouve dans la bohème des diplomates capables de renverser les projets de la Russie, s'ils se sentaient appuyés par la puissance de la France. On y rencontre des écrivains, des administrateurs, des militaires, des journalistes, des artistes! Enfin tous les genres de capacité, d'esprit, y sont représentés. C'est un microcosme. Si l'empereur de Russie achetait la bohème moyennant une vingtaine de millions, en admet-

tant qu'elle voulût quitter l'asphalte des boulevards, et qu'il la déportât à Odessa ; dans un an, Odessa serait Paris. Là se trouve la fleur inutile, et qui se dessèche, de cette admirable jeunesse française que Napoléon et Louis XIV recherchaient, que néglige depuis trente ans la gérontocratie sous laquelle tout se flétrit en France, belle jeunesse dont hier encore le professeur Tissot, homme peu suspect, disait : « Cette jeunesse, vraiment digne de lui, l'Empereur l'employait partout, dans ses conseils, dans l'administration générale, dans des négociations hérissées de difficultés ou pleines de périls, dans le gouvernement des pays conquis, et partout elle répondait à son attente ! Les jeunes gens étaient pour lui les *missi dominici*, de Charlemagne. »

Ce mot de bohême vous dit tout. La bohême n'a rien et vit de ce qu'elle a. L'espérance est sa religion, la foi en soi-même est son code, la charité passe pour être son

budget. Tous ces jeunes gens sont plus grands que leur malheur, au-dessous de la fortune, mais au-dessus du destin. Toujours à cheval sur un *si*, spirituels comme des feuilletons, gais comme des gens qui doivent, oh! ils doivent autant qu'ils boivent! enfin, et c'est là où j'en veux venir, ils sont tous amoureux, mais amoureux!... figurez-vous Lovelace, Henri IV, le Régent, Werther, Saint-Preux, René, le maréchal de Richelieu réunis dans un seul homme, et vous aurez une idée de leur amour! Et quels amoureux! Éclectiques par excellence en amour, ils vous servent une passion comme une femme peut la vouloir; leur cœur ressemble à une carte de restaurant, ils ont mis en pratique, sans le savoir et sans l'avoir lu peut-être, le livre de l'Amour, par Stendahl; ils ont la section de l'amour-goût, celle de l'amour-passion, l'amour-caprice, l'amour cristallisé, et surtout l'amour passager. Tout leur est bon,

ils ont créé ce burlesque axiome : « ***Toutes les femmes sont égales devant l'homme.*** » Le texte de cet article est plus vigoureux ; mais comme, selon moi, l'esprit en est faux, je ne tiens pas à la lettre.

Madame, mon ami se nomme Gabriel-Jean-Anne-Victor-Benjamin-Georges-Ferdinand-Charles-Édouard Rusticoli, comte de la Palferine. Les Rusticoli, arrivés en France avec Catherine de Médicis, venaient alors d'être dépossédés d'une souveraineté minime en Toscane. Un peu parents des d'Est, ils se sont alliés aux Guise. Ils ont tué beaucoup de protestants à la Saint-Barthélemy, et Charles IX leur a donné l'héritière du comté de la Palferine, confisqué sur le duc de Savoie, et que Henri IV leur a racheté tout en leur en laissant le titre. Ce grand roi fit la sottise de rendre ce fief au duc de Savoie. En échange, les comtes de la Palferine, qui portaient, avant que les ***Medici*** eussent des armes, *d'argent à la*

croix fleurdelisée d'azur (la croix fut fleurdelisée par lettres patentes de Charles IX), *sommé d'une couronne de comte et deux paysans pour supports*, avec IN HOC SIGNO VINCIMUS pour devise, ont eu deux charges de la couronne et un gouvernement. Ils ont joué le plus beau rôle sous les Valois, et jusqu'au quasi-règne de Richelieu ; puis ils se sont amoindris sous Louis XIV, et ruinés sous Louis XV.

Le grand-père de mon ami dévora les restes de cette brillante maison avec mademoiselle Laguerre, qu'il produisit, lui, le premier, avant Bouret. Officier sans aucune fortune en 1789, le père de Charles-Édouard eut le bon esprit, la Révolution aidant, de s'appeler Rusticoli. Ce père, qui, d'ailleurs, épousa, durant les guerres d'Italie, une filleule de la comtesse Albani, une Capponi, de là le dernier prénom de la Palferine, fut l'un des meilleurs colonels de l'armée ; aussi l'Empereur le nomma-t-il comman-

dant de la Légion d'honneur, et le fit-il comte. Le colonel avait une légère déviation de la colonne vertébrale, et son fils dit en riant à ce sujet : « Ce fut un *comte refait.* » Le général comte Rusticoli, car il devint général de brigade à Ratisbonne, mourut à Vienne après la bataille de Wagram, où il fut nommé général de division sur le champ de bataille. Son nom, son illustration italienne et son mérite, lui auraient valu tôt ou tard le bâton de maréchal. Sous la Restauration, il aurait reconstitué cette grande et belle maison des la Palferine, si brillante déjà en 1100 comme Rusticoli, car les Rusticoli avaient déjà fourni un pape, et révolutionné deux fois le royaume de Naples; enfin si splendide sous les Valois et si habile, que les la Palferine, quoique frondeurs déterminés, existaient encore sous Louis XIV; Mazarin les aimait, il avait reconnu chez eux un reste de toscan.

Aujourd'hui, quand on nomme Charles-

Édouard de la Palferine, sur cent personnes, il n'y en a pas trois qui sachent ce qu'est la maison de la Palferine; mais les Bourbons ont bien laissé un Foix-Grailly vivant de son pinceau! Ah! si vous saviez avec quel esprit Édouard de la Palferine a pris cette position obscure! comme il se moque des bourgeois de 1830, quel sel, quel atticisme! Si la bohème pouvait souffrir un roi, il serait roi de la bohème. Sa verve est inépuisable. On lui doit la carte de la bohème, et les noms des sept châteaux que n'a pu trouver Nodier, et qui manquent à l'une des plus spirituelles railleries de notre époque.

Quelques traits de mon ami la Palferine vous mettront à même de le juger.

La Palferine trouve un de ses amis, l'ami était de la bohème, en discussion sur le boulevard avec un bourgeois qui se croyait offensé. La bohème est très-insolente avec le pouvoir moderne. Il s'agissait de se battre.

— Un instant, dit la Palferine en devenant aussi Lauzun que Lauzun a jamais pu l'être; un instant, monsieur est-il né?

— Comment, monsieur? dit le bourgeois.

— Oui, êtes-vous né? Comment vous nommez-vous?

— Godin.

— Hein? Godin! dit l'ami de la Palferine.

— Un instant, mon cher, dit la Palferine en arrêtant son ami, il y a les Trigaudin. En êtes-vous?

Étonnement du bourgeois.

— Non. Vous êtes alors des nouveaux ducs de Gaëte, façon impériale. Non. Eh bien! comment voulez-vous que mon ami, *qui sera* secrétaire d'ambassade et ambassadeur, et à qui vous devrez un jour du respect, se batte! Godin! Cela n'existe pas, vous n'êtes rien, Godin! Mon ami ne peut pas se battre en l'air. Quand on est quelque chose, on ne se bat qu'avec quelqu'un. Allons, mon cher, adieu!

— Mes respects à madame, ajouta l'ami.

Un jour, la Palferine se promenait avec un de ses amis, qui jeta le bout de son cigare au nez d'un passant. Ce passant eut le mauvais goût de se fâcher.

— Vous avez essuyé le feu de votre adversaire, dit le jeune comte, les témoins déclarent que l'honneur est satisfait.

Il devait mille francs à son tailleur, qui, au lieu de venir lui-même, envoya un matin son premier commis chez la Palferine. Ce garçon trouve le débiteur malheureux au sixième étage, au fond d'une cour, en haut du faubourg du Roule. Il n'y avait pas de mobilier dans la chambre, mais un lit, et quel lit ! une table, et quelle table ! La Palferine entend la demande saugrenue, et que je qualifierais, nous dit-il, d'illicite, faite à sept heures du matin.

— Allez dire à votre maître, répondit-il avec le geste et la pose de Mirabeau, l'état dans lequel vous m'avez trouvé !

Le commis recule en faisant des excuses. La Palferine voit le jeune homme sur le palier, il se lève dans l'appareil illustré par les vers de Britannicus, et lui dit :

— Faites attention à l'escalier! Remarquez bien l'escalier, afin de ne pas oublier de lui parler de l'escalier.

En quelque situation que l'ait jeté le hasard, la Palferine ne s'est jamais trouvé ni au-dessous de la crise, ni sans esprit, ni de mauvais goût. Il déploie toujours et en tout le génie de Rivarol et la finesse du grand seigneur français. C'est lui qui a trouvé la délicieuse histoire sur l'ami du banquier Laffitte venant au bureau de la *souscription nationale*, proposée pour conserver à ce banquier son hôtel où se brassa la Révolution de 1830, et disant : « Voici cinq francs, rendez-moi cent sous. » On en a fait une caricature.

Il eut le malheur, en style d'acte d'accusation, de rendre une jeune fille mère. L'en-

fant, peu ingénue, avoue sa faute à sa mère, bonne bourgeoise, qui accourt chez la Palferine, et lui demande ce qu'il compte faire.

— Mais, madame, je ne suis ni chirurgien, ni sage-femme.

Elle fut foudroyée; mais elle revint à la charge trois ou quatre ans après, en insistant et demandant toujours à la Palferine ce qu'il comptait faire.

— Oh ! madame, répondit-il, quand cet enfant aura sept ans, âge auquel les enfants passent des mains des femmes entre celles des hommes... (mouvement d'assentiment chez la mère), si l'enfant est bien de moi (geste de la mère), s'il me ressemble d'une manière frappante, s'il promet d'être un gentilhomme, si je reconnais en lui mon genre d'esprit, et surtout l'air Rusticoli, oh ! alors (nouveau mouvement), par ma foi de gentilhomme, je lui donnerai... un bâton de sucre d'orge !

Tout cela, si vous me permettez d'user du style employé par monsieur Sainte-Beuve pour ses biographies d'inconnus, est le côté enjoué, badin, mais déjà gâté, d'une race forte. Cela sent son Parc-aux-Cerfs plus que son hôtel de Rambouillet. Ce n'est pas la race des *doux*, j'incline à conclure pour un peu de débauche, et plus que je n'en voudrais chez des natures brillantes et généreuses ; mais c'est galant dans le genre de Richelieu, folâtre et peut-être trop dans la drôlerie ; c'est peut-être les *outrances* du dix-huitième siècle ; cela rejoint en arrière les mousquetaires, et cela fait tort à Champcenetz ; mais ce *volage* tient aux arabesques et aux enjolivements de la vieille cour des Valois.

On doit sévir, dans une époque aussi morale que la nôtre, à l'encontre de ces audaces ; mais ce bâton de sucre d'orge peut aussi montrer aux jeunes filles le danger de ces fréquentations, d'abord pleines de rêveries, plus charmantes que sévères, roses

et fleuries, mais dont les pentes ne sont pas surveillées, et qui aboutissent à des excès mûrissants, à des fautes pleines de bouillonnements ambigus, à des résultats trop vibrants. Cette anecdote peint l'esprit vif et complet de la Palferine, car il a l'*entre-deux* que voulait Pascal; il est tendre et impitoyable; il est comme Épaminondas, également grand aux extrémités. Ce mot précise d'ailleurs l'époque; autrefois il n'y avait pas d'accoucheurs. Ainsi les raffinements de notre civilisation s'expliquent par ce trait, qui restera.

— Ah çà! mon cher Nathan, quel galimatias me faites-vous là? demanda la marquise étonnée.

— Madame la marquise, répondit Nathan, vous ignorez la valeur de ces phrases précieuses, je parle en ce moment le Sainte-Beuve, une nouvelle langue française. Je continue.

Un jour, se promenant sur le boulevard,

bras dessus, bras dessous, avec des amis, la Palferine voit venir à lui le plus féroce de ses créanciers, qui lui dit :

— Pensez-vous à moi, monsieur?

— Pas le moins du monde! lui répondit le comte.

Remarquez combien sa position était difficile. Déjà Talleyrand, en semblable circonstance, avait dit : « Vous êtes bien curieux, mon cher! » Il s'agissait de ne pas imiter cet homme inimitable.

Généreux comme Buckingham, et ne pouvant supporter d'être pris au dépourvu, un jour, n'ayant rien à donner à un ramoneur, le jeune comte puise dans un tonneau de raisin à la porte d'un épicier, et en emplit le bonnet du petit Savoyard, qui mange très-bien le raisin. L'épicier commença par rire et finit par tendre la main à la Palferine.

— Oh! fi! monsieur, dit-il, votre main gauche doit ignorer ce que vient de donner ma droite.

D'un courage aventureux, Charles-Édouard ne cherche ni ne refuse aucune partie ; mais il a la bravoure spirituelle. En voyant, dans le passage de l'Opéra, un homme qui s'était exprimé sur son compte en termes légers, il lui donne un coup de coude en passant, puis il revient sur ses pas et lui en donne un second.

— Vous êtes bien maladroit, dit-on.

— Au contraire, je l'ai fait exprès.

Le jeune homme lui présente sa carte.

— Elle est bien sale, reprit-il; elle est par trop pochetée; veuillez m'en donner une autre! ajouta-t-il en la jetant.

Sur le terrain, il reçoit un coup d'épée; l'adversaire voit partir le sang et veut finir en s'écriant :

— Vous êtes blessé, monsieur!

— Je nie la botte! répondit-il avec autant de sang-froid que s'il eût été dans une salle d'armes.

Et il riposta par une botte pareille, mais plus à fond, en ajoutant :

— Voilà le vrai coup, monsieur!

L'adversaire resta six mois au lit.

Ceci, toujours en se tenant dans les eaux de monsieur Sainte-Beuve, rappelle les raffinés et la fine raillerie des beaux jours de la monarchie. On y voit une vie dégagée, mais sans point d'arrêt, une imagination riante qui ne nous est donnée qu'à l'origine de la jeunesse. Ce n'est plus le velouté de la fleur, mais il y a du grain desséché, plein, fécond, qui assure la saison d'hiver. Ne trouvez-vous pas que ces choses annoncent quelque chose d'inassouvi, d'inquiet, ne s'analysant pas, ne se décrivant point, mais se comprenant, et qui s'embraserait en flammes éparses et hautes, si l'occasion de se déployer arrivait? C'est l'*acedia* du cloître, quelque chose d'aigri, de fermenté dans l'inoccupation croupissante des forces juvéniles, une tristesse vague et obscure.

— Assez ! dit la marquise, vous me donnez des douches à la cervelle.

— C'est l'ennui des après-midi. On est sans emploi, on fait mal plutôt que de ne rien faire, et c'est ce qui arrivera toujours en France. La jeunesse, en ce moment, a deux côtés : le côté studieux des *méconnus*, le côté ardent des *passionnés*.

— Assez ! répéta madame de Rochefide avec un geste d'autorité, vous m'agacez les nerfs.

— Je me hâte, pour achever de vous peindre la Palferine, de me jeter dans ses régions galantes afin de vous faire comprendre le génie particulier de ce jeune homme, qui représente admirablement une portion de la jeunesse malicieuse, de cette jeunesse assez forte pour rire de la situation où la met l'ineptie des gouvernants, assez calculatrice pour ne rien faire en voyant l'inutilité du travail, assez vive encore pour s'accrocher au plaisir, la seule chose qu'on

n'ait pu lui ôter. Mais une politique à la fois bourgeoise, mercantile et bigote, va supprimant tous les déversoirs où se répandraient tant d'aptitudes et de talents. Rien pour ces poëtes, rien pour ces jeunes savants. Pour vous faire comprendre la stupidité de la nouvelle cour, voici ce qui est arrivé à la Palferine :

Il existe à la liste civile un *employé aux malheurs*. Cet employé apprit un jour que la Palferine était dans une horrible détresse, il fit sans doute un rapport, et il apporta cinquante francs à l'héritier des Rusticoli. La Palferine reçut ce monsieur avec une grâce parfaite, et il l'entretint des personnages de la cour.

— Est-il vrai, demanda-t-il, que mademoiselle d'Orléans contribue pour telle somme à ce beau service entrepris pour son neveu? Ce sera fort beau.

La Palferine avait donné le mot à un petit Savoyard de dix ans, appelé par lui *Père*

Anchise, lequel le sert pour rien et duquel il dit : « Je n'ai jamais vu tant de niaiserie réunie à tant d'intelligence : il passerait dans le feu pour moi, il comprend tout et ne comprend pas que je ne puis rien pour lui. »

Anchise ramena de chez un loueur de carrosses un magnifique coupé derrière lequel il y avait un laquais. Au moment où la Palferine entendit le bruit du carrosse, il avait habilement amené la conversation sur les fonctions de ce monsieur, qu'il appelle depuis l'*homme aux misères sans écart*, il s'était informé de sa besogne et de son traitement.

— Vous donne-t-on une voiture pour courir ainsi la ville ?

— Oh ! non, répondit-il.

Sur ce mot, la Palferine et l'ami qui se trouvait avec lui accompagnent le pauvre homme, descendent et le forcent à monter en voiture, car il pleuvait à torrents. La

Palferine avait tout calculé. Il offrit de conduire l'employé là où l'employé allait. Quand le distributeur des aumônes eut fini sa nouvelle visite, il retrouva l'équipage à la porte. Le laquais lui remit ce mot écrit au crayon : « *La voiture est payée pour trois jours par le comte Rusticoli de la Palferine, trop heureux de s'unir aux charités de la cour en donnant des ailes à ses bienfaits.* »

La Palferine appelle maintenant la liste civile une liste incivile.

Il fut passionnément aimé d'une femme dont la conduite était un peu légère. Antonia demeurait rue du Helder, et y était remarquée. Mais, dans le temps où elle connut le comte, elle n'avait pas encore *été à pied*. Elle ne manquait pas de cette impertinence d'autrefois, que les femmes d'aujourd'hui ont ravalée jusqu'à l'insolence.

Après quinze jours d'un bonheur sans mélange, cette femme fut obligée de revenir, dans les intérêts de sa liste civile, à

un système de passion moins exclusive. En s'apercevant qu'on manquait de franchise avec lui, la Palferine écrivit à madame Antonia cette lettre, qui la rendit célèbre :

« Madame,

« Votre conduite m'étonne autant qu'elle m'afflige. Non contente de me déchirer le cœur par vos dédains, vous avez l'indélicatesse de me retenir une brosse à dents, que mes moyens ne me permettent pas de remplacer, mes propriétés étant grevées d'hypothèques au delà de leur valeur.

« Adieu, trop belle et trop ingrate amie ! Puissions-nous nous revoir dans un monde meilleur !

« CHARLES-ÉDOUARD. »

Assurément (toujours en nous servant du style macaronique de monsieur Sainte-Beuve), ceci surpasse de beaucoup la raillerie de Sterne dans le *Voyage sentimental*, ce serait Scarron sans sa grossièreté. Je ne

sais même si Molière, dans ses bonnes, n'aurait pas dit, comme du meilleur de Cyrano : « Ceci est à moi ! » Richelieu n'a pas été plus complet en écrivant à la princesse qui l'attendait dans la cour des cuisines au Palais-Royal : « *Restez-y, ma reine, pour charmer mes marmitons.* » Encore la plaisanterie de Charles-Édouard est-elle moins âcre. Je ne sais si les Romains, si les Grecs, ont connu ce genre d'esprit. Peut-être Platon, en y regardant bien, en a-t-il approché, mais du côté sévère et musical...

Voici comment il fit la rencontre de Claudine. Un jour, un de ces jours inoccupés où la jeunesse se trouve à charge à elle-même, et, comme Blondet sous la Restauration, ne sort de son énergie et de l'abattement auquel la condamnent d'outrecuidants vieillards que pour mal faire, pour entreprendre de ces énormes bouffonneries qui ont leur excuse dans l'audace même de leur conception, la Palferine errait le long de sa canne,

sur le même trottoir, entre la rue de Grammont et la rue de Richelieu.

De loin, il voit une femme, une femme mise trop élégamment, et, comme il le dit, garnie d'effets trop coûteux et portés trop négligemment pour n'être pas une princesse de la cour ou de l'Opéra; mais, après Juillet 1830, selon lui, l'équivoque est impossible, la princesse devait être de l'Opéra. Le jeune comte se met aux côtés de cette femme, comme s'il lui avait donné un rendez-vous; il la suit avec une opiniâtreté polie, avec une persistance de bon goût, en lui lançant des regards pleins d'autorité, mais à propos, et qui forcèrent cette femme à se laisser escorter. Un autre eût été glacé par l'accueil, déconcerté par les premiers chassez-croisez de la femme, par le froid piquant de son air, par des mots sévères; mais la Palferine lui dit de ces mots plaisants contre lesquels ne tient aucun sérieux, aucune résolution. Pour se débarrasser de lui, l'inconnue entre chez

sa marchande de modes. Charles-Édouard y entre, il s'assied, il donne son avis, il la conseille en homme prêt à payer. Ce sang-froid inquiète la femme, elle sort.

Sur l'escalier, l'inconnue dit à la Palferine, son persécuteur :

— Monsieur, je vais chez une parente de mon mari, une vieille dame, madame de Bonfalot...

— Oh! madame de Bonfalot? répond le comte, mais je suis charmé, j'y vais...

Le couple y va. Charles-Édouard entre avec cette femme, on le croit amené par elle, il se mêle à la conversation, il y prodigue son esprit fin et distingué. La visite traînait en longueur. Ce n'était pas son compte.

— Madame, dit-il à l'inconnue, n'oubliez pas que votre mari nous attend, il ne nous a donné qu'un quart d'heure.

Confondue par cette audace, qui, vous le savez, vous plaît toujours, entraînée par ce regard vainqueur, par cet air profond et

candide à la fois que sait prendre Charles-Édouard, elle se lève, accepte le bras de son cavalier forcé, descend et lui dit sur le seuil de la porte :

— Monsieur, j'aime la plaisanterie...

— Et moi, donc ! dit-il.

Elle rit.

— Mais il ne tient qu'à vous que cela ne devienne sérieux, reprit-il. Je suis le comte de la Palferine, et je suis enchanté de pouvoir mettre à vos pieds et mon cœur et ma fortune !

La Palferine avait alors vingt-deux ans. Ceci se passait en 1834. Par bonheur, ce jour-là, le comte était mis avec élégance. Je vais vous le peindre en deux mots. C'est le vivant portrait de Louis XIII, il en a le front pâle, gracieux aux tempes, le teint olivâtre, ce teint italien qui devient blanc aux lumières, les cheveux bruns, portés longs, et la royale noire ; il en a l'air sérieux et mélancolique, car sa personne et son

caractère forment un contraste étonnant.

En entendant le nom et voyant le personnage, Claudine éprouve comme un frémissement. La Palferine s'en aperçoit; il lui lance un regard de ses yeux noirs, profonds, fendus en amande, aux paupières légèrement ridées et bistrées, qui révèlent des joies égales à d'horribles fatigues. Sous ce coup d'œil, elle lui dit :

— Votre adresse?

— Quelle maladresse! répondit-il.

— Ah! bah! fit-elle en souriant. Oiseau sur la branche?

— Adieu, madame; vous êtes une femme comme il m'en faut, mais ma fortune est loin de ressembler à mon désir...

Il salue et la quitte net, sans se retourner.

Le surlendemain, par une de ces fatalités qui ne sont possibles que dans Paris, il alla chez un de ces marchands d'habits qui prêtent sur gages, lui vendre le superflu de sa garde-robe; il recevait d'un air inquiet

le prix, après l'avoir longtemps débattu, quand l'inconnue passe et le reconnait.

— Décidément, crie-t-il au marchand stupéfait, je ne prends pas votre trompe!

Et il indiquait une énorme trompe bosselée accrochée en dehors, et qui se dessinait sur des habits de chasseurs d'ambassade et de généraux de l'Empire.

Puis, fier et impétueux, il ressuivit la jeune femme. Depuis cette grande journée de la trompe, ils s'entendirent à merveille.

Charles-Édouard a sur l'amour les idées les plus justes. Il n'y a pas, selon lui, deux amours dans la vie de l'homme; il n'y en a qu'un seul, profond comme la mer, mais sans rivages. A tout âge, cet amour fond sur vous comme la grâce fondit sur saint Paul. Un homme peut vivre jusqu'à soixante ans sans l'avoir ressenti. Cet amour, selon une superbe expression de Heine, est peut-être la *maladie secrète du cœur*, une combinaison du sentiment de l'infini qui est en nous et

du beau idéal qui se révèle sous une forme visible. Enfin, cet amour embrasse à la fois la créature et la création. Tant qu'il ne s'agit pas de ce grand poëme, on ne peut traiter qu'en plaisantant des amours qui doivent finir, en faire ce que sont en littérature les poésies légères comparées au poëme épique.

Charles-Édouard n'éprouva dans cette liaison ni ce coup de foudre qui annonce ce véritable amour, ni la lente révélation des attraits, la reconnaissance des qualités secrètes qui attachent deux êtres par une puissance croissante. L'amour vrai n'a que ces deux modes. Ou la première vue, qui sans doute est un effet de la seconde vue écossaise, ou la graduelle fusion des deux natures, qui réalise l'androgyne platonique. Mais Charles-Édouard fut aimé follement. Cette femme éprouvait l'amour complet, idéal et physique, enfin la Palferine fut sa vraie passion à elle. Pour lui, Claudine n'était qu'une délicieuse maîtresse. Le diable avec son enfer, qui certes

est un puissant magicien, n'aurait jamais pu changer le système de ces deux caloriques inégaux. J'ose affirmer que Claudine ennuyait souvent Charles-Édouard.

— Au bout de trois jours, la femme qu'on n'aime pas et le poisson gardé sont bons à jeter par la fenêtre, nous disait-il.

En bohême, le secret s'observe peu sur les amours légères. La Palferine nous parla souvent de Claudine ; néanmoins, personne de nous ne la vit, et jamais son nom de femme ne fut prononcé. Claudine était presque un personnage mythique. Nous en agissons tous de même, conciliant ainsi les exigences de notre vie en commun et les lois du bon goût. Claudine, Hortense, la Baronne, la Bourgeoise, l'Impératrice, la Lionne, l'Espagnole, étaient des rubriques qui permettaient à chacun d'épancher ses joies, ses soucis, ses chagrins, ses espérances, et de communiquer ses découvertes. On n'allait pas au delà. Il y a exemple, en bohême, d'une

révélation faite par hasard de la personne dont il était question; aussitôt, par un accord unanime, aucun de nous ne parla plus d'elle. Ce fait peut indiquer combien la jeunesse a le sens des vraies délicatesses. Quelle admirable connaissance ont les gens de choix des limites où doivent s'arrêter la raillerie et ce monde de choses françaises désigné sous le mot soldatesque de *blague*, mot qui sera repoussé de la langue, espérons-le, mais qui seul peut faire comprendre l'esprit de la bohême! Nous plaisantions donc souvent sur Claudine et sur le comte. C'était des :— « Que fais-tu de Claudine?— Et ta Claudine? — Toujours Claudine, chanté sur l'air de *Toujours Gessler!* de Rossini, etc. »

—Je vous souhaite, pour le mal que je vous veux, nous dit un jour la Palferine, une semblable maîtresse. Il n'y a pas de lévrier, de basset, de caniche, qui lui soit comparable pour la douceur, la soumission, la tendresse

absolue. Il y a des moments où je me fais des reproches, où je me demande compte à moi-même de ma dureté. Claudine obéit avec une douceur de sainte. Elle vient, je la renvoie; elle s'en va, elle ne pleure que dans la cour. Je ne veux pas d'elle pendant une semaine, je lui assigne le mardi suivant, à certaine heure, fût-ce minuit ou six heures du matin, dix heures ou cinq heures, les moments les plus incommodes, celui du déjeuner, du dîner, du lever, du coucher... Oh! elle viendra belle, parée, ravissante, à cette heure, exactement! Et elle est mariée, entortillée dans les obligations et les devoirs d'une maison. Les ruses qu'elle doit inventer, les raisons à trouver pour se conformer à mes caprices, nous embarrasseraient, nous autres! Rien ne la lasse, elle tient bon! Je le lui dis, ce n'est pas de l'amour, c'est de l'entêtement. Elle m'écrit tous les jours, je ne lis pas ses lettres; elle s'en est aperçue, elle écrit toujours! Tenez, voilà deux cents

lettres dans ce coffre. Elle me prie de prendre chaque jour une de ses lettres pour essuyer mes rasoirs, et je n'y manque pas! Elle croit, avec raison, que la vue de son écriture me fait penser à elle.

La Palferine s'habillait en nous disant cela, je pris la lettre dont il allait se servir, je la lus et la gardai sans qu'il la réclamât; la voici, car, selon ma promesse, je l'ai retrouvée :

« Lundi, minuit.

« Eh bien! mon ami, êtes-vous content de moi? Je ne vous ai pas demandé cette main, qu'il vous eût été facile de me donner et que je désirais tant de presser sur mon cœur, sur mes lèvres. Non, je ne vous l'ai pas demandée, je crains trop de vous déplaire. Savez-vous une chose? Bien que je sache cruellement que mes actions vous sont parfaitement indifférentes, je n'en deviens pas

moins d'une extrême timidité dans ma conduite. La femme qui vous appartient, à quelque titre que ce soit et bien que très-secrètement, doit éviter d'encourir le plus léger blâme. En ce qui est des anges du ciel, pour lesquels il n'y a pas de secret, mon amour est égal aux plus purs amours; mais partout où je me trouve, il me semble que je suis toujours en votre présence, et je veux vous faire honneur.

« Tout ce que vous m'avez dit sur ma manière de me mettre m'a frappée et m'a fait comprendre combien les gens de race noble sont supérieurs aux autres! Il me restait quelque chose de la fille d'Opéra dans la coupe de mes robes, dans mes coiffures. En un moment, j'ai reconnu la distance qui me séparait du bon goût. La première fois, vous recevrez une duchesse, vous ne me reconnaîtrez pas. Oh! combien tu as été bon pour ta Claudine! Combien de fois je t'ai remercié de m'avoir dit tout cela! Quel in-

térêt dans ce peu de paroles! Tu t'es donc occupé de cette chose à toi qui se nomme Claudine! Ce n'est pas cet imbécile qui m'aurait éclairée; *il* trouve bien tout ce que je fais; *il* est d'ailleurs bien trop *pot-au-feu*, trop prosaïque, pour avoir le sens du beau.

« Mardi va bien tarder à mon impatience! Mardi, près de vous pendant plusieurs heures! Ah! je m'efforcerai mardi de penser que ces heures sont des mois, et que je suis ainsi toujours. Je vis en espoir dans cette matinée, comme je vivrai plus tard, quand elle sera passée, par le souvenir. L'espoir est une mémoire qui désire, le souvenir est une mémoire qui a joui. Quelle belle vie dans la vie nous fait ainsi la pensée! je songe à inventer des tendresses qui ne seront qu'à moi, dont le secret ne sera deviné par aucune femme. Il me prend des sueurs froides qu'il n'arrive un empêchement. Oh! je briserais net avec *lui*, s'il le fallait; mais ce n'est pas d'ici que jamais

viendra l'empêchement, c'est de toi : tu pourras vouloir aller dans le monde, chez une autre femme peut-être. Oh! grâce pour ce mardi! Si tu me l'enlevais, Charles, tu ne sais pas tout ce que tu *lui* vaudrais, je *le* rendrais fou. Si tu ne voulais pas de moi, si tu allais dans le monde, laisse-moi venir tout de même, te voir habiller, rien que te voir, je n'en demande pas davantage; laisse-moi te prouver ainsi combien je t'aime purement!

« Depuis que tu m'as permis de t'aimer, car tu me l'as permis puisque je suis à toi; depuis ce jour, je t'aime de toute la puissance de mon âme, et je t'aimerai toujours: car, après t'avoir aimé, on ne peut plus, on ne doit plus aimer personne. Et, vois-tu, quand tu te verras sous un regard qui ne veut que voir, tu sentiras qu'il y a chez ta Claudine quelque chose de divin que tu y as éveillé. Hélas! je ne suis point coquette avec toi; je suis comme une mère avec son en-

fant : je souffre tout de toi ; moi, si impérieuse, si fière ailleurs, moi qui faisais trotter des ducs, des princes, des aides de camp de Charles X, qui valaient plus que toute la cour actuelle, je te traite en enfant gâté. Mais à quoi bon des coquetteries ? ce serait en pure perte. Et cependant, faute de coquetterie, je ne vous inspirerai jamais d'amour, monsieur ! Je le sais, je le sens, et je continue en éprouvant l'action d'un pouvoir irrésistible, mais je pense que cet entier abandon me vaudra de vous ce sentiment qu'*il* dit être chez tous les hommes pour ce qui est leur propriété. »

« Mercredi.

« Oh ! comme la tristesse est entrée noire dans mon cœur lorsque j'ai su qu'il fallait renoncer au bonheur de te voir hier ! Une seule idée m'a empêchée de me laisser aller dans les bras de la mort : tu le voulais !

Ne pas venir, c'était exécuter ta volonté, obéir à l'un de tes ordres. Ah! Charles, j'étais si jolie! tu aurais eu en moi mieux que cette belle princesse allemande que tu m'avais donnée en exemple, et que j'avais étudiée à l'Opéra. Mais tu m'aurais peut-être trouvée hors de ma nature.

« Tiens, tu m'as ôté toute confiance en moi, je suis peut-être laide. Oh! je me fais horreur, je deviens imbécile en songeant à mon radieux Charles-Édouard. Je deviendrai folle, c'est sûr. Ne ris pas, ne me parle pas de la mobilité des femmes. Si nous sommes mobiles, vous êtes bien bizarres, vous! Oter à une pauvre créature les heures d'amour qui la faisaient heureuse depuis dix jours, qui la rendaient bonne et charmante pour tous ceux qui la venaient voir! Enfin, tu étais cause de ma douceur avec *lui;* tu ne sais pas le mal que tu lui fais. Je me suis demandé ce que je dois inventer pour te conserver, ou pour avoir seulement le droit d'être

quelquefois à toi... Quand je pense que tu n'as jamais voulu venir ici! Avec quelle délicieuse émotion je te servirais! Il y en a de plus favorisées que moi. Il y a des femmes à qui tu dis : « Je vous aime. » A moi, tu n'as jamais dit que : « Tu es une « bonne fille. » Sans que tu le saches, il est certains mots de toi qui me rongent le cœur. Il y a des gens d'esprit qui me demandent quelquefois à quoi je pense : je pense à mon abjection, qui est celle de la plus pauvre pécheresse en présence du Sauveur. »

Il y a, vous le voyez, encore trois pages. Il me laissa prendre cette lettre, où je vis des traces de larmes qui me semblèrent encore chaudes !

Cette lettre me prouva que la Palferine nous disait vrai. Marcas, assez timide avec les femmes, s'extasiait sur une lettre semblable, qu'il venait de lire dans son coin avant d'en allumer son cigare.



— Mais toutes les femmes qui aiment écrivent de ces choses-là ! s'écria la Palferine; l'amour leur donne à toutes de l'esprit et du style, ce qui prouve qu'en France le style vient des idées et non des mots. Voyez comme cela est bien pensé, comme un sentiment est logique.

Et il nous lut une autre lettre, qui était bien supérieure aux lettres factices tant étudiées que nous tâchons de faire, nous autres auteurs de romans.

Un jour, la pauvre Claudine, ayant su la Palferine dans un danger excessif, à cause d'une lettre de change, eut la fatale idée de lui apporter, dans une bourse ravissamment brodée, une somme assez considérable en or.

—Qui t'a faite si hardie, de te mêler des affaires de ma maison? lui cria la Palferine en colère. Raccommode mes chaussettes, brode-moi des pantoufles, si ça t'amuse. Mais... Ah! tu veux faire la duchesse, et

tu retournes la fable de Danaë contre l'aristocratie !

En disant ces mots, il vida la bourse dans sa main, et fit le geste de jeter la somme à la figure de Claudine. Claudine épouvantée, et ne devinant pas la plaisanterie, se recula, heurta une chaise, et alla tomber la tête la première sur l'angle aigu de la cheminée : elle se crut morte.

La pauvre femme ne dit qu'un mot quand, mise sur le lit, elle put parler :

— Je l'ai mérité, Charles !

La Palferine eut un moment de désespoir. Ce désespoir rendit la vie à Claudine ; elle fut heureuse de ce malheur, elle en profita pour faire accepter la somme à la Palferine, et le tirer d'embarras. Puis ce fut le contre-pied de la fable de la Fontaine où un mari rend grâce aux voleurs de lui faire connaître un mouvement de tendresse chez sa femme.

A ce propos, un mot vous expliquera la

Palferine tout entier. Claudine revint chez elle, elle arrangea comme elle le put un roman pour justifier sa blessure, et fut dangereusement malade. Il se fit un abcès à la tête.

Le médecin, Bianchon, je crois, oui, ce fut lui, voulut un jour faire couper les cheveux de Claudine, qui a des cheveux aussi beaux que ceux de la duchesse de Berry; mais elle s'y refusa, et dit en confidence à Bianchon qu'elle ne pouvait pas les laisser couper sans la permission du comte de la Palferine. Bianchon vint chez Charles-Édouard ; Charles-Édouard l'écoute gravement, et, quand Bianchon lui a longuement expliqué le cas, et démontré qu'il faut absolument couper les cheveux pour faire sûrement l'opération :

— Couper les cheveux de Claudine! s'écria-t-il d'une voix péremptoire; non, j'aime mieux la perdre!

Bianchon, après quatre ans, parle encore

du mot de la Palferine, et nous en avons ri pendant une demi-heure. Claudine, instruite de cet arrêt, y vit une preuve d'affection, elle se crut aimée. En face de sa famille en larmes, de son mari à genoux, elle fut inébranlable, elle garda ses cheveux. L'opération, secondée par cette force intérieure que lui donnait la croyance d'être aimée, réussit parfaitement. Il y a de ces mouvements d'âme qui mettent en désordre toutes les bricoles de la chirurgie, et les lois de la science médicale. Claudine écrivit, sans orthographe, sans ponctuation, une délicieuse lettre à la Palferine, pour lui apprendre l'heureux résultat de l'opération, en lui disant que l'amour en savait plus que toutes les sciences.

— Maintenant, nous disait un jour la Palferine, comment faire pour me débarrasser de Claudine?

— Mais elle n'est pas gênante, elle te laisse maître de tes actions.

— C'est vrai, dit la Palferine, mais je ne veux pas qu'il y ait dans ma vie quelque chose qui s'y glisse sans mon consentement.

Dès ce jour, il se mit à tourmenter Claudine; il avait dans la plus profonde horreur une bourgeoise, une femme sans nom; il lui fallait absolument une femme titrée; elle avait fait des progrès, c'est vrai; Claudine était mise comme les femmes les plus élégantes du faubourg Saint-Germain, elle avait su sanctifier sa démarche, elle marchait avec une grâce chaste, inimitable; mais ce n'était pas assez! Ces éloges faisaient tout avaler à Claudine.

— Eh bien! lui dit un jour la Palferine, si tu veux rester la maîtresse d'un la Palferine pauvre, sans le sou, sans avenir, au moins dois-tu le représenter dignement. Tu dois avoir un équipage, des laquais, une livrée, un titre. Donne-moi toutes les jouissances de vanité que je ne puis pas avoir par

moi-même. La femme que j'honore de mes bontés ne doit jamais aller à pied; si elle est éclaboussée, j'en souffre ! Je suis fait comme cela, moi ! Ma femme doit être admirée de tout Paris. Je veux que tout Paris m'envie mon bonheur ! Qu'un petit jeune homme, voyant passer dans un brillant équipage une brillante comtesse, se dise : « A qui sont de pareilles divinités ? » et reste pensif. Cela doublera mes plaisirs.

La Palferine nous avoua qu'après avoir lancé ce programme à la tête de Claudine pour s'en débarrasser, il fut étourdi pour la première, et sans doute pour la seule fois de sa vie.

— Mon ami, dit-elle avec un son de voix qui trahissait un tremblement intérieur et universel, c'est bien! Tout cela sera fait, ou je mourrai...

Elle lui baisa la main, et y mit quelques larmes de bonheur.

— Je suis heureuse, ajouta-t-elle, que tu

m'aies expliqué ce que je dois être pour rester ta maîtresse.

— Et, nous disait la Palferine, elle est sortie en me faisant un petit geste coquet de femme contente. Elle était sur le seuil de ma mansarde, grande, fière, à la hauteur d'une sibylle antique.

Tout ceci doit vous expliquer assez les mœurs de la bohème, dont une des plus brillantes figures est ce jeune *condottiere*, reprit Nathan après une pause. Maintenant voici comme je découvris qui était Claudine, et comment je pus comprendre tout ce qu'il y avait d'épouvantablement vrai dans un mot de la lettre de Claudine auquel vous n'avez peut-être pas pris garde.

La marquise, trop pensive pour rire, dit à Nathan un « Continuez ! » qui lui prouva combien elle était frappée de ces étrangetés, combien surtout la Palferine la préoccupait.

II

LE MÉNAGE DE CLAUDINE.

Parmi tous les auteurs dramatiques de Paris, un des mieux posés, des plus rangés, des plus entendus, était, en 1829, du Bruel, dont le nom est inconnu du public. Il s'appelle de Cursy sur les affiches Sous la Restauration, il avait une place de chef de bureau dans un ministère. Attaché de cœur à la branche aînée, il donna bravement sa démission, et fit depuis ce temps deux fois plus de pièces de théâtre pour compenser le déficit que sa belle conduite occasionnait dans son budget des recettes.

Du Bruel avait encore quarante ans, sa vie vous est connue. A l'exemple de quelques auteurs, il portait à une femme de théâtre une de ces affections qui ne s'expliquent pas, et qui cependant existent au vu et au su du monde littéraire.

Cette femme, vous le savez, est Tullia, l'un des anciens premiers sujets de l'Académie royale de musique. Tullia n'est pour elle qu'un surnom, comme celui de Cursy pour du Bruel. Pendant dix ans, de 1817 à 1827, cette fille a brillé sur les illustres planches de l'Opéra. Plus belle que savante, médiocre sujet, mais un peu plus spirituelle que ne le sont les danseuses, elle ne donna pas dans la réforme vertueuse qui perdit le corps de ballet, elle continua la dynastie des Guimard. Aussi dut-elle son ascendant à plusieurs protecteurs connus, au duc de Réthoré, fils du duc de Chaulieu, à l'influence d'un célèbre directeur des Beaux-Arts, à des diplomates, à de riches étrangers. Elle eut,

durant son apogée, un petit hôtel rue Chauchat, et vécut comme vivaient les anciennes nymphes de l'Opéra.

Du Bruel s'amouracha d'elle au déclin de la passion du duc de Réthoré, vers 1823. Simple sous-chef, du Bruel souffrit le directeur des Beaux-Arts; il se croyait le préféré! Cette liaison devint, au bout de six ans, un quasi-mariage. Tullia cache soigneusement sa famille; on sait vaguement qu'elle est de Nanterre. Un de ses oncles, jadis simple charpentier ou maçon, grâce à ses recommandations et à de nombreux prêts, est devenu, dit-on, un riche entrepreneur de bâtiments. Cette indiscrétion a été commise par du Bruel; il dit un jour que Tullia recueillerait tôt ou tard une belle succession. L'entrepreneur, qui n'est pas marié, se sent un faible pour sa nièce, à laquelle il a des obligations.

— C'est un homme qui n'a pas assez d'esprit pour être ingrat, disait-elle.

En 1829, Tullia se mit d'elle-même à la retraite.

A trente ans, elle se voyait un peu grasse, elle avait essayé vainement la pantomime, elle ne savait rien que se donner *assez de ballon* pour bien enlever sa jupe en pirouettant, à la manière des Noblet, et se montrer quasi-nue au parterre.

Le vieux Vestris lui dit, dès l'abord, que ce *temps* bien exécuté, quand une danseuse était d'une belle nudité, valait tous les talents imaginables. C'est l'*ut* de poitrine de la danse. « Aussi, disait-il, les illustres danseuses, Camargo, Guimard, Taglioni, toutes maigres, brunes et laides, ne peuvent s'en tirer que par du génie. » Devant de plus jeunes sujets plus habiles qu'elle, Tullia se retira dans toute sa gloire et fit bien. Danseuse aristocratique, ayant peu dérogé dans ses liaisons, elle ne voulut pas tremper ses chevilles dans le gâchis de Juillet.

Insolente et belle, Claudine avait de

beaux souvenirs et peu d'argent, mais les plus magnifiques bijoux, et l'un des plus beaux mobiliers de Paris. En quittant l'Opéra, la fille célèbre, aujourd'hui presque oubliée, n'eut plus qu'une idée: elle voulut se faire épouser par du Bruel, et vous comprenez qu'elle est aujourd'hui madame du Bruel, mais sans que ce mariage ait été déclaré. Comment ces sortes de femmes se font épouser après sept ou huit ans d'intimité, quels ressorts elles poussent, quelles machines elles mettent en mouvement, si comique que puisse être ce drame intérieur, ce n'est pas notre sujet. Du Bruel est marié secrètement, le fait est accompli.

Avant son mariage, Cursy passait pour un joyeux compagnon; il ne rentrait pas toujours chez lui, sa vie était quelque peu bohémienne; il se laissait aller à une partie, à un souper; il sortait très-bien pour se rendre à une répétition de l'Opéra-Comique, et se trouvait, sans savoir comment,

à Dieppe, à Baden, à Saint-Germain ; il donnait à dîner, il menait la vie puissante et dépensière des auteurs, des journalistes et des artistes ; il levait très-bien ses droits d'auteur dans toutes les coulisses de Paris, il faisait partie de notre société. Finot, Lousteau, du Tillet, Desroches, Bixiou, Blondet, Couture, des Lupeaulx, le supportaient malgré son air pédant et sa lourde attitude de bureaucrate.

Mais, une fois mariée, Tullia rendit du Bruel esclave. Que voulez-vous ? le pauvre diable aimait Tullia. Tullia venait, disait-elle, de quitter le théâtre pour être toute à lui, pour devenir une bonne et charmante femme. Tullia sut se faire adopter par les femmes les plus jansénistes de la famille du Bruel. Sans qu'on eût jamais compris ses intentions d'abord, elle allait s'ennuyer chez madame de Bonvalot ; elle faisait de riches cadeaux à la vieille et avare madame de Chissé, sa grand'tante ; elle passa chez

cette dame un été, ne manquant pas une seule messe. La danseuse se confessa, reçut l'absolution, communia, mais à la campagne, sous les yeux de la tante.

Elle nous disait l'hiver suivant :

— Comprenez-vous ? j'aurai de vraies tantes !

Elle était si heureuse de devenir une bourgeoise, si heureuse d'abdiquer son indépendance, qu'elle trouva les moyens qui pouvaient la mener au but. Elle flattait ces vieilles gens. Elle a été tous les jours, à pied, tenir compagnie pendant deux heures à la mère de du Bruel, pendant une maladie. Du Bruel était étourdi du déploiement de cette ruse à la Maintenon, et il admirait cette femme sans faire un seul retour sur lui-même; il était déjà si bien ficelé, qu'il ne sentait plus la ficelle.

Claudine fit comprendre à du Bruel que le système élastique du gouvernement bourgeois, de la royauté bourgeoise, de la cour

bourgeoise, était le seul qui pût permettre à une Tullia, devenue madame du Bruel, de faire partie du monde où elle eut le bon sens de ne pas vouloir pénétrer. Elle se contenta d'être reçue chez mesdames de Bonvalot, de Chissé, chez madame du Bruel, où elle posait, sans jamais se démentir, en femme sage, simple, vertueuse. Elle fut, trois ans plus tard, reçue chez leurs amies.

— Je ne peux pourtant pas me persuader que madame du Bruel, la jeune, ait montré ses jambes et le reste à tout Paris, à la lueur de cent becs de lumière! disait naïvement madame Anselme Popinot.

Juillet 1830 ressemble, sous ce rapport, à l'Empire de Napoléon, qui reçut à sa cour une ancienne femme de chambre, dans la personne de madame Garat, *épouse* du grand juge. L'ancienne danseuse avait rompu net, vous le devinez, avec toutes ses camarades: elle ne reconnaissait, parmi ses anciennes

connaissances, personne qui pût la compromettre.

En se mariant, elle avait loué, rue de la Victoire, un tout petit charmant hôtel, entre cour et jardin, où elle fit des dépenses folles, et où s'engouffrèrent les plus belles choses de son mobilier et de celui de du Bruel. Tout ce qui parut ordinaire ou commun fut vendu.

Pour trouver des analogies au luxe qui scintillait chez elle, on doit remonter jusqu'aux beaux jours des Guimard, des Sophie Arnoult, des Duthé, qui dévorèrent des fortunes princières. Jusqu'à quel point cette riche existence intérieure agissait-elle sur du Bruel ? La question, délicate à poser, est plus délicate à résoudre. Pour donner une idée des fantaisies de Tullia, qu'il me suffise de vous parler d'un détail. Le couvre-pied de son lit est en dentelle de point d'Angleterre, il vaut dix mille francs. Une actrice célèbre en eut un pareil. Claudine le

sut; dès lors elle fit monter sur son lit un magnifique angora. Cette anecdote peint la femme. Du Bruel n'osa pas dire un mot; il eut ordre de propager ce défi de luxe porté à l'*autre*.

Tullia tenait à ce présent du duc de Réthoré; mais un jour, cinq ans après son mariage, elle joua si bien avec son chat, qu'elle déchira le couvre-pied, en tira des voiles, des volants, des garnitures, et le remplaça par un couvre-pied de bon sens, par un couvre-pied qui était un couvre-pied, et non une preuve de la démence particulière à ces femmes, qui se vengent par un luxe insensé, comme a dit un journaliste, d'avoir vécu de pommes crues dans leur enfance.

La journée où le couvre-pied fut mis en lambeaux marqua, dans le ménage, une ère nouvelle. Cursy se distingua par une féroce activité. Personne ne soupçonne à quoi Paris a dû le vaudeville dix-huitième



siècle, à poudre, à mouches, qui se rua sur les théâtres. L'auteur de ces mille et un vaudevilles, desquels se sont tant plaints les feuilletonistes, est un vouloir formel de madame du Bruel : elle exigea de son mari l'acquisition de l'hôtel où elle avait fait tant de dépenses, où elle avait casé un mobilier de cinq cent mille francs. Pourquoi ? Jamais Tullia ne s'explique, elle entend admirablement le souverain *parce que* des femmes.

— On s'est beaucoup moqué de Cursy, dit-elle, mais, en définitif, il a trouvé cette maison dans la boîte de rouge, dans la houppe à poudrer et les habits pailletés du dix-huitième siècle. Sans moi, jamais il n'y aurait pensé, reprit-elle en s'enfonçant dans ses coussins au coin de son feu.

Elle nous disait cette parole au retour d'une première représentation d'une pièce de du Bruel qui avait réussi, et contre laquelle elle prévoyait une avalanche de feuilletons.

Tullia recevait. Tous les lundis elle donnait un thé; sa société était aussi bien choisie qu'elle le pouvait, elle ne négligeait rien pour rendre sa maison agréable. On y jouait la bouillotte dans un salon, on causait dans un autre; quelquefois, dans le plus grand, dans un troisième salon, elle donnait des concerts, toujours courts, et auxquels elle n'admettait jamais que les plus éminents artistes. Elle avait tant de bon sens, qu'elle arrivait au tact le plus exquis, qualité qui lui donna sans doute un grand ascendant sur du Bruel; le vaudevilliste, d'ailleurs, l'aimait de cet amour que l'habitude finit par rendre indispensable à l'existence. Chaque jour met un fil de plus à cette trame forte, irrésistible, fine, dont le réseau tient les plus délicates velléités, enserre les plus fugitives passions, les réunit, et garde un homme lié, pieds et poings, cœur et tête. Tullia connaissait bien Cursy, elle savait où le blesser, elle savait comment le guérir.

Pour tout observateur, même pour un homme qui se pique autant que moi d'un certain usage, tout est abîme dans ces sortes de passions, les profondeurs sont là plus ténébreuses que partout ailleurs ; enfin les endroits les plus éclairés ont aussi des teintes brouillées.

Cursy, vieil auteur usé par la vie des coulisses, aimait ses aises, il aimait la vie luxueuse, abondante, facile ; il était heureux d'être roi chez lui, de recevoir une partie des hommes littéraires dans un hôtel où éclatait un luxe royal, où brillaient les œuvres choisies de l'art moderne. Tullia laissait trôner du Bruel parmi cette gent où se trouvaient des journalistes assez faciles à prendre et à embucquer. Grâce à ses soirées, à des prêts bien placés, Cursy n'était pas trop attaqué, ses pièces réussissaient. Aussi ne se serait-il pas séparé de Tullia pour un empire. Il eût fait bon marché d'une infidélité peut-être, à la condition de

n'éprouver aucun retranchement dans ses jouissances accoutumées; mais, chose étrange! Tullia ne lui causait aucune crainte en ce genre. On ne connaissait pas de fantaisie à l'ancien premier sujet; et, si elle en avait eu, certes elle aurait gardé toutes les apparences.

— Mon cher, nous disait doctoralement sur le boulevard du Bruel, il n'y a rien de tel que de vivre avec une de ces femmes qui, par l'abus, sont revenues des passions. Les femmes comme Claudine ont mené leur vie de garçon, elles ont des plaisirs pardessus la tête, et font les femmes les plus adorables qui se puissent désirer : sachant tout, formées et point bégueules, faites à tout, indulgentes. Aussi, prêché-je à tout le monde d'épouser *un reste de cheval anglais*. Je suis l'homme le plus heureux de la terre.

Voilà ce que me disait du Bruel à moi-même en présence de Bixiou.

— Mon cher, me répondit le dessinateur, il a peut-être raison d'avoir tort !

Huit jours après, du Bruel nous avait priés de venir dîner avec lui, un mardi ; le matin j'allai le voir pour une affaire de théâtre, un arbitrage qui nous était confié par la Commission des auteurs dramatiques; nous étions forcés de sortir ; mais, auparavant, il entra dans la chambre de Claudine, où il n'entre pas sans frapper, il demanda la permission.

— Nous vivons en grands seigneurs, dit-il en souriant, nous sommes libres. Chacun chez nous !

Nous fûmes admis. Du Bruel dit à Claudine :

— J'ai invité quelques personnes aujourd'hui.

— Vous voilà ! s'écria-t-elle, vous invitez du monde sans me consulter, je ne suis rien ici. Tenez, me dit-elle en me prenant pour juge par un regard, je vous le de-

mande à vous-même, quand on a fait la folie de vivre avec une femme de ma sorte, car enfin j'étais une danseuse de l'Opéra... Oui, pour qu'on l'oublie, je ne dois jamais l'oublier moi-même. Eh bien! un homme d'esprit, pour relever sa femme dans l'opinion publique, s'efforcerait de lui supposer une supériorité, de justifier sa détermination par la reconnaissance de qualités éminentes chez cette femme! Le meilleur moyen pour la faire respecter par les autres est de la respecter chez elle, de l'y laisser maîtresse absolue. Ah bien! il me donnerait de l'amour-propre à voir combien il craint d'avoir l'air de m'écouter. Il faut que j'aie dix fois raison pour qu'il me fasse une concession.

Chaque phrase ne passait pas sans une dénégation faite par gestes de la part de du Bruel.

— Oh! non, non, reprit-elle vivement en voyant les gestes de son mari, du Bruel, mon cher, moi qui toute ma vie, avant de

vous épouser, ai joué chez moi le rôle de reine, je m'y connais! Mes désirs étaient épiés, satisfaits, comblés... Après tout, j'ai trente-cinq ans, et les femmes de trente-cinq ans ne peuvent pas être aimées. Oh! si j'avais et seize ans, et ce qui se vend si cher à l'Opéra, quelles attentions vous auriez pour moi, monsieur du Bruel! Je méprise souverainement les hommes qui se vantent d'aimer une femme, et qui ne sont pas toujours auprès d'elle aux petits soins. Voyez-vous, du Bruel, vous êtes petit et chafouin, vous aimez à tourmenter une femme, vous n'avez qu'elle sur qui déployer votre force. Un Napoléon se subordonne à sa maitresse, il n'y perd rien; mais vous autres! vous ne vous croyez plus rien alors, vous ne voulez pas être dominés. Trente-cinq ans, mon cher, me dit-elle, l'énigme est là... Allons, il dit encore non. Vous savez bien que j'en ai trente-sept. Je suis bien fâchée, mais allez dire à tous vos amis que vous les mé-

nerez au Rocher de Cancale. Je pourrais leur donner à dîner ; mais je ne le veux pas, ils ne viendront pas ! Mon pauvre petit monologue vous gravera dans la mémoire le précepte salutaire du chacun chez soi, qui est notre charte, ajouta-t-elle en riant et revenant à la nature folle et capricieuse de la fille d'Opéra.

— Eh bien ! oui, ma chère petite Minette, dit du Bruel, là, là, ne vous fâchez pas. Nous savons vivre.

Il lui baisa les mains, et sortit avec moi, mais furieux. De la rue de la Victoire au boulevard, voici ce qu'il me dit, si toutefois les phrases que souffre la typographie, parmi les plus violentes injures, peuvent représenter les atroces paroles, les venimeuses pensées qui ruisselèrent de sa bouche comme une cascade échappée de côté dans un grand torrent.

— Mon cher, je quitterai cette infâme danseuse ignoble, cette vieille toupie qui a

tourné sous le fouet de tous les airs d'opéra, cette guenipe, cette guenon de Savoyard! Oh ! toi qui t'es attaché aussi à une actrice, mon cher, que jamais l'idée d'épouser ta maîtresse ne te poursuive! Vois-tu, c'est un supplice oublié dans l'Enfer de Dante ! Tiens, maintenant, je la battrais , je la cognerais, je lui dirais son fait. Poison de ma vie, elle me fait aller comme un valet de valet !

Il était sur le boulevard, et dans un état de fureur telle, que les mots ne sortaient pas de sa gorge.

— Je chausserai mes pieds dans son ventre !

— A propos de quoi ? lui dis-je.

— Mon cher, tu ne sauras jamais les mille myriades de fantaisies de cette gaupe! Quand je veux rester, elle veut sortir; quand je veux sortir, elle veut que je reste. Ça vous débagoule des raisons, des accusations, des syllogismes, des calomnies, des

paroles à rendre fou! Le bien, c'est leur fantaisie! le mal c'est la nôtre! Foudroyez-les par un mot qui leur coupe leurs raisonnements, elles se taisent et vous regardent presque comme si vous étiez un chien mort. Mon bonheur?... Il s'explique par une servilité absolue, par la vassalité du chien de basse-cour. Elle me vend trop cher le peu qu'elle me donne. Au diable! Je lui laisse tout et je m'enfuirai dans une mansarde. Oh! la mansarde de la liberté! Voici cinq ans que je n'ose faire ma volonté!

Au lieu d'aller prévenir ses amis, Cursy resta sur le boulevard, arpentant l'asphalte depuis la rue de Richelieu jusqu'à la rue du Mont-Blanc, en se livrant aux plus furieuses imprécations et aux exagérations les plus comiques. Il était dans la rue en proie à un paroxysme de colère qui contrastait avec son calme à la maison. Sa promenade servit à user la trépidation de ses nerfs et la tempête de son âme. Vers deux heures, dans un de

ses mouvements désordonnés, il s'écria :

— Ces damnées femelles ne savent ce qu'elles veulent. Je parie ma tête à couper que, si je retourne chez moi lui dire que j'ai prévenu mes amis et que nous dînons au Rocher de Cancale, cet arrangement demandé par elle ne lui conviendra plus. Mais, me dit-il, elle aura décampé... Peut-être y a-t-il là-dessous un rendez-vous avec quelque barbe de bouc! Non, car elle m'aime au fond!

— Ah! madame, dit Nathan en regardant d'un air fin la marquise, qui ne put s'empêcher de sourire, il n'y a que les femmes et les prophètes qui sachent faire usage de la loi. — Du Bruel, reprit-il, me ramena chez lui, nous y allâmes lentement. Il était trois heures. Avant de monter, il vit du mouvement dans la cuisine, il y entre, voit des apprêts et me regarde en interrogeant sa cuisinière.

— Madame a commandé un dîner, répon-



dit-elle; madame est habillée, elle a fait venir une voiture, puis elle a changé d'avis, elle a renvoyé la voiture en la redemandant pour l'heure du spectacle.

— Eh bien! s'écria du Bruel, que te disais-je?

Nous entrâmes à pas de loup dans l'appartement. Personne. De salon en salon, nous arrivâmes jusqu'à un boudoir où nous surprîmes Tullia pleurant. Elle essuya ses larmes sans affectation et dit à du Bruel:

— Envoyez au Rocher de Cancale un petit mot pour prévenir vos invités que le dîner a lieu ici!

Elle avait fait une de ces toilettes que les femmes de théâtre ne savent pas composer: élégante, harmonieuse de ton et de formes, des coupes simples, des étoffes de bon goût, ni trop chères, ni trop communes, rien de voyant, rien d'exagéré, mot que l'on efface sous le mot *artiste,* avec lequel se payent les sots. Enfin, elle avait l'air comme il faut. A



trente-sept ans, Tullia se trouve à la plus belle phase de la beauté chez les Françaises. Le célèbre ovale de son visage était, en ce moment, d'une pâleur divine, elle avait ôté son chapeau; je voyais le léger duvet, cette fleur des fruits, adoucissant les contours moelleux déjà si fins de sa joue. Sa figure, accompagnée de deux grappes de cheveux blonds, avait une grâce triste. Ses yeux gris étincelants étaient noyés dans la vapeur des larmes. Son nez mince, digne du plus beau camée romain, et dont les ailes battaient, sa petite bouche enfantine encore, son long cou de reine à veines un peu gonflées, son menton rougi pour un moment par quelque désespoir secret, ses oreilles bordées de rouge, ses mains tremblantes sous le gant, tout accusait des émotions violentes. Ses sourcils agités par des mouvements fébriles trahissaient une douleur. Elle était sublime.

Son mot écrasa du Bruel. Elle nous jeta ce regard de chatte, pénétrant et impéné-

trable, qui n'appartient qu'aux femmes du grand monde et aux femmes du théâtre; puis elle tendit la main à du Bruel.

— Mon pauvre ami, dès que tu as été parti je me suis fait mille reproches. Je me suis accusée d'une effroyable ingratitude et je me suis dit que j'avais été mauvaise. Ai-je été bien mauvaise? me demanda-t-elle. Pourquoi ne pas recevoir tes amis? n'es-tu pas chez toi? veux-tu savoir le mot de tout cela? Eh bien! j'ai peur de ne pas être aimée. Enfin, j'étais entre le repentir et la honte de revenir, quand j'ai lu les journaux, j'ai vu une première représentation aux Variétés, j'ai cru que tu voulais traiter un collaborateur. Seule, j'ai été faible, je me suis habillée pour courir après toi... pauvre chat!

Du Bruel me regarda d'un air victorieux, il ne se souvenait pas de la moindre de ses oraisons *contra Tullia*.

— Eh bien! cher ange, je ne suis allé chez personne, lui dit-il.



— Comme nous nous entendons! s'écria-t-elle.

Au moment où elle disait cette ravissante parole, je vis à sa ceinture un petit billet passé en travers, mais je n'avais pas besoin de cet indice pour deviner que les fantaisies de Tullia se rapportaient à des causes occultes. La femme est, selon moi, l'être le plus logique, après l'enfant. Tous deux ils offrent le subl'me phénomène du triomphe constant de la pensée unique. Chez l'enfant, la pensée change à tout moment, mais il ne s'agite que pour cette pensée et avec une telle ardeur, que chacun lui cède, fasciné par l'ingénuité, par la persistance du désir. La femme change moins souvent; mais l'appeler fantasque est une injure d'ignorant. En agissant, elle est toujours sous l'empire d'une passion, et c'est merveille de voir comme elle fait de cette passion le centre de la nature et de la société.

Tullia fut chatte, elle entortilla du Bruel,

la journée redevint bleue et le soir fut magnifique. Ce spirituel vaudevilliste ne s'apercevait pas de la douleur enterrée dans le cœur de sa femme.

— Mon cher, me dit-il, voilà la vie : des oppositions, des contrastes !

— Surtout quand ce n'est pas joué ! répondis-je.

— Je l'entends bien ainsi, reprit-il. Mais, sans ces violentes émotions, on mourrait d'ennui ! Ah ! cette femme a le don de m'émouvoir !

Après le dîner, nous allâmes aux Variétés ; mais, avant le départ, je me glissai dans l'appartement de du Bruel, j'y pris sur une planche, parmi des papiers sacrifiés, le numéro des *Petites Affiches* où se trouvait la notification du contrat de l'hôtel acheté par du Bruel, exigée par la purge légale.

En lisant ces mots qui me sautèrent aux yeux comme une lueur : « A la requête de Jean-François du Bruel et de Claudine Chaf-

faroux, son épouse, » tout fut expliqué pour moi. Je pris le bras de Claudine et j'affectai de laisser descendre tout le monde avant nous.

Quand nous fûmes seuls :

— Si j'étais la Palferine, lui dis-je, je ne ferais jamais manquer de rendez-vous!

Elle se posa gravement un doigt sur les lèvres, et descendit en me pressant le bras, elle me regardait avec une sorte de plaisir en pensant que je connaissais la Palferine. Savez-vous quelle fut sa première idée? Elle voulut faire de moi son espion; mais elle rencontra le badinage de la bohème.

Un mois après, au sortir d'une première représentation d'une pièce de du Bruel, il pleuvait, nous étions ensemble, j'allai chercher un fiacre. Nous étions restés, pendant quelques instants, sur le théâtre, et il ne se trouvait plus de voitures à l'entrée. Claudine gronda fort du Bruel; et, quand nous roulâmes, car elle me reconduisit chez Florine,

elle continua la querelle en lui disant les choses les plus mortifiantes.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demandai-je.

— Mon cher, elle me reproche de vous avoir laissé courir après le fiacre, et part de là pour vouloir désormais un équipage.

— Je n'ai jamais, étant premier sujet, fait usage de mes pieds que sur les planches, dit-elle. Si vous avez du cœur, vous inventerez quatre pièces de plus par an, vous songerez qu'elles doivent réussir en songeant à la destination de leur produit, et votre femme n'ira pas dans la crotte. C'est une honte que j'aie à le demander. Vous auriez dû deviner mes perpétuelles souffrances depuis cinq ans que me voici mariée!

— Je le veux bien, répondit du Bruel, mais nous nous ruinerons.

— Si vous faites des dettes, répondit-elle, la succession de mon oncle les payera.

— Vous êtes bien capable de me laisser les dettes et de garder la succession.

— Ah! vous le prenez ainsi, répondit-elle. Je ne vous dis plus rien. Un pareil mot me ferme la bouche.

Aussitôt du Bruel se répandit en excuses et en protestations d'amour, elle ne répondit pas; il lui prit les mains, elle les lui laissa prendre, elles étaient comme glacées, comme des mains de morte. Tullia, vous comprenez, jouait admirablement ce rôle de cadavre que jouent les femmes, afin de vous prouver qu'elles vous refusent leur consentement à tout, qu'elles vous suppriment leur âme, leur esprit, leur vie, et se regardent elles-mêmes comme une bête de somme. Il n'y a rien qui pique plus les gens de cœur que ce manége. Elles ne peuvent cependant employer ce moyen qu'avec ceux qui les adorent.

— Croyez-vous, me dit-elle de l'air le plus méprisant, qu'un comte aurait proféré pareille injure, quand même il l'aurait pensée? Pour mon malheur, j'ai vécu avec des

ducs, avec des ambassadeurs, avec des grands seigneurs, et je connais leurs manières. Comme cela rend la vie bourgeoise insupportable! Après tout, un vaudevilliste n'est ni un Rastignac, ni un Réthoré...

Du Bruel était blême.

Deux jours après, du Bruel et moi nous nous rencontrâmes au foyer de l'Opéra; nous fîmes quelques tours ensemble, et la conversation tomba sur Tullia.

— Ne prenez pas au sérieux, me dit-il, mes folies sur le boulevard, je suis violent.

Pendant deux hivers, je fus assez assidu chez du Bruel, et je suivis attentivement les manéges de Claudine. Elle eut un brillant équipage, et du Bruel se lança dans la politique; elle lui fit abjurer ses opinions royalistes. Il se rallia, fut replacé dans l'administration de laquelle il faisait autrefois partie; elle lui fit briguer les suffrages de la garde nationale, il y fut élu chef de bataillon; il se montra si valeureusement dans une

émeute, qu'il eut la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il fut nommé maître des requêtes et chef de division.

L'oncle Chaffaroux mourut, laissant quarante mille livres de rente à sa nièce, les trois quarts de sa fortune environ. Du Bruel fut nommé député, mais auparavant, pour n'être pas soumis à la réélection, il se fit nommer conseiller d'État et directeur. Il réimprima des traités d'archéologie, des œuvres de statistique, et deux brochures politiques qui devinrent le prétexte de sa nomination à l'une des complaisantes académies de l'Institut. En ce moment, il est commandeur de la Légion d'honneur, et s'est tant remué dans les intrigues de la Chambre, qu'il vient d'être nommé pair de France et comte. Notre ami n'ose pas encore porter ce titre, sa femme seule met sur ses cartes: « la comtesse du Bruel. » L'ancien vaudevilliste a l'ordre de Léopold, l'ordre d'Isabelle, la croix de Saint-Wladimir, deuxième

classe, l'ordre du Mérite civil de Bavière, l'ordre papal de l'Éperon d'or; enfin, il porte toutes les petites croix, outre sa grande.

Il y a trois mois, Claudine est venue à la porte de la Palferine, dans son brillant équipage armorié. Du Bruel est petit-fils d'un traitant anobli sur la fin du règne de Louis XIV, ses armes ont été composées par Chérin, et la couronne comtale ne messied pas à ce blason, qui n'offre aucune des ridiculités impériales.

Ainsi Claudine avait exécuté, dans l'espace de trois années, les conditions du programme que lui avait imposé le charmant, le joyeux la Palferine.

Un jour, il y a de cela un mois, elle monte l'escalier du méchant hôtel où loge son amant, et grimpe dans sa gloire, mise comme une vraie comtesse du faubourg Saint-Germain, à la mansarde de notre ami.

La Palferine voit Claudine et lui dit :

— Je sais que tu t'es fait nommer pair.

Mais il est trop tard, Claudine, tout le monde me parle de la croix du Sud, je veux la voir.

— Je te l'aurai, dit-elle.

Là-dessus, la Palferine partit d'un rire homérique.

—Décidément, reprit-il, je ne veux pas, pour maîtresse, d'une femme ignorante comme un brochet, et qui fait de tels sauts de carpe, qu'elle va des coulisses de l'Opéra à la cour, car je te veux voir à la cour citoyenne.

— Qu'est-ce que la croix du Sud? me dit-elle d'une voix triste et humiliée.

Saisi d'admiration pour cette intrépidité de l'amour vrai, qui, dans la vie réelle comme dans les fables les plus ingénues de la féerie, s'élance dans des précipices pour y conquérir la fleur qui chante ou l'œuf du Rok, je lui expliquai que la croix du Sud était un amas de nébuleuses, disposé en forme de croix, plus brillant que la voie lactée, et qui ne se voyait que dans les mers du Sud.

— Eh bien ! lui dit-elle, Charles, allons-y !

Malgré la férocité de sonesprit, la Palferine eut une larme aux yeux ; mais quel regard et quel accent chez Claudine ! je n'ai jamais rien vu de comparable, dans ce que les efforts des grands acteurs ont eu de plus extraordinaire, au mouvement par lequel en voyant ces yeux, si durs pour elle, mouillés de larmes, Claudine tomba sur ses deux genoux, et baisa la main de cet impitoyable la Palferine ; il la releva, prit son grand air, ce qu'il nomme l'air *Rusticoli*, et lui dit :

— Allons, mon enfant, je ferai quelque chose pour toi. Je te mettrai dans... mon testament !

— Eh bien ! dit en finissant Nathan à madame de Rochefide, je me demande si du Bruel est joué. Certes, il n'y a rien de plus comique, de plus étrange, que de voir les plaisanteries d'un jeune homme insouciant faisant la loi d'un ménage, d'une famille, ses moindres caprices y commandant, y dé-

commandant les résolutions les plus graves. Le fait du dîner s'est, vous comprenez, renouvelé dans mille occasions et dans un ordre de choses importantes! Mais, sans les fantaisies de sa femme, du Bruel serait encore de Cursy, un vaudevilliste parmi cinq cents vaudevillistes; tandis qu'il est à la Chambre des pairs..

— Appelez-vous cela de l'avancement? répondit-elle en souriant au milieu d'une tristesse profonde.

La jolie marquise avait les yeux humides, et y passait les dentelles de son mouchoir.

— Qu'avez-vous?

— Mon cher Nathan, dit-elle avec un amer sourire, je sais un autre ménage où c'est le mari qui est aimé, et où c'est la femme qui est du Bruel.

— Et le dénoûment? demanda Nathan à madame de la Baudraye.

— Je ne crois pas aux dénoûments, il faut en faire quelques-uns de beaux pour montrer que l'art est aussi fort que le hasard; mais, mon cher, on ne relit une œuvre que pour ses détails.

— Mais il y a un dénoûment, dit Nathan.

— Et lequel? demanda madame de la Baudraye,

— La marquise de Rochefide est folle de Charles-Édouard. Mon récit avait piqué sa curiosité.

— Oui, mais la Palferine?

— Il l'adore!

— La malheureuse!

FIN.

